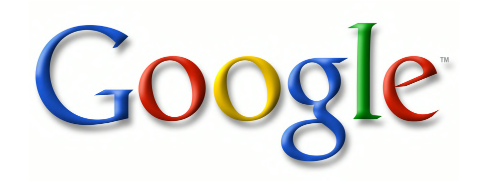
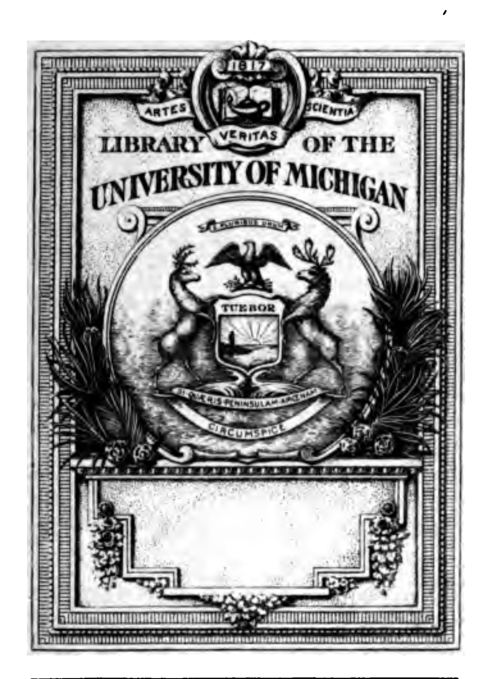



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

VADÉ CHEZ LUI,

COMÉDIE EN UN ACTE

ET EN VAUDEVILLES,

Mêlée de scènes du genre grivois ;

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, rue Favart, le 16 Thermidor an 8. 1800

PAR le citoyen DEMAUTORT,



A PARIS,

Chez MICHEL, Libraire, au Cabinet de lecture, maison Longueville, cour des Messageries ;

VENTE, Libraire, boulevard des Italiens ;

MARCHAND et BARBA, Libraires, palais du Tribunat, galeries neuves.

AN HUIT. — 1800.

Michel

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VADÉ, homme de lettres.	Le C. GAVAUDAN.
LÉCLUSE, homme de lettres.	Le C. BERTIN.
JÉROME, passeur au bac des Invalides, amant de Catherine.	Le C. MOREAU.
UN ABBÉ, celui de la Pipe cassée.	Le C. ST.-AUBIN.
LA PRÉSIDENTE de la Jurande.	Mad. PHILIPPE.
JAVOTTE, l'une des Jurées marchandes de la Halle.	Mad. GONTHIER.
CATHERINE, jeune fille, servante de Vadé.	Mad. GAVAUDAN.
UN VALET, à grande livrée.	Le C. KAMMERER.

Les Jurées Dames de la Halle.

Plusieurs femmes de la Halle, accompagnées de Forts de la Halle et de Charbonniers.

La scène est à Paris dans l'appartement de Vadé.

COUPLET d'annonce de la pièce de VADÉ, chanté à la suite d'une représentation du LOCATAIRE.

AIR *du vaudeville du* LOCATAIRE.

Vadé chez nous reprend ses droits;
Et permettez qu'il se signale,
En vous offrant, comme autrefois,
Le tableau des gens de la Halle :
Ce soir, comme chacun de vous,
Du logis est propriétaire,
Vadé tremblant est bien jaloux
De rester votre locataire. (*bis.*)

VADÉ CHEZ LUI,

COMÉDIE EN VAUDEVILLES.

Le Théâtre représente une double scène : à droite est un salon orné de livres, et dans lequel on entre par la porte du fond; à gauche est le cabinet de Vadé. Ce cabinet, moins large que la pièce principale, a pour meubles un bureau et un fauteuil : on y entre par une porte donnant dans le salon, près de l'avant-scène; en face de cette porte, est celle de la chambre de Catherine.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE *seule. (Elle arrive par la porte du fond du théâtre, tenant un panier de provisions.)*

J'VIENS du marché, et je n'sais pas si not'e maître est déjà parti. . . . . J'gage qui dort encore ? . . I'm'avait c'pendant promis hier d'sortir d'bonne heure aujourd'hui pour aller toucher d'l'argent, car il en a b'en b'soin; mais il est si insouciant, si étourdi, qu'il oublie ses dettes ! L'shu'ssiers n'l'oublient pas,

et drès l'matin comme'ça, j'ai toujours peur qui n'en vienne. . . . . Allons, faisons not'e ménage. (*Elle balaye.*) Mossieu' Vadé gagne pourtant tout c'qui veut. . . Dame c'est qu'i' vous travaille dans l'genre poissard d'une jolie magnière ! . . . I' ia un mossieu' Lécluse, son ami, qui s'en mêle, à c'qu'on dit ; mais i' n's'ra jamais qu'son singe : not'e maître m'en parle tous les jours, et, d'puis qu'je l'sers, i' n'est pas v'nu ici. . . Ah ! c'n'est pas étonnant ; i' n' se voient qu'à la *R'nommée des Mat'lottes*. . . J'aurais pourtant ben envie de l'connaître c'singe-là. Il est tout aussi jeune et aussi farceu' qu'mossieu' Vadé ; mais pour la science, il est ben loin d'l'approcher, car outre l'poissard,

Air : *Ah ça, v'là donc qu'est bâclé.*

Mossieu' Vadé, dans l'bon ton,
Fait très b'en des comédies ;
Et mêm', s'i voulait, dit-on,
I' f'rait aussi des Tragédies ;
Mais par d'aut' choz' emporté,
C'n'est pas-là son genr' de gaîté. (*bis.*)

Il est si bon ! Pas'que je suis orpheline, i' m'a prise à son service, et à présent, i' va m'marier avec Jérôme, l'passeu' du bac des Invalides ; i' m'fera, pour ça, r'cevoir marchande d'marée zà la Halle . . . N'y a qu'une chose qui m'inquiète.

Air : *Elle m'apporte en mariage :*

Cell' qui s'établit à la Halle
Doit zêt' hardie, et j'ne l'suis point :
C'ment veut-on qu'un' fille s'signale
Dans l'quartier où l'on fait le coup d'poing ?

Là, c'n'est qu'disput', qu'relle et tapage!...
S'quereller, Dieu, comm' c'est ennuyeux!
De s'faire au genre est-on curieux?
Le ton de la Halle a son apprentissage:
Pour l'attraper i' n'y a rien d'mieux
Que de s'mettre en ménage.

D'ailleurs, j'sis à bonne école; mossieu' Vadé m'donne l'éducation du genre: il est en rivalité pour ça avec un abbé, cafard, qui veut m'donner l'éducation du monde, et qui voudrait faire manquer mon mariage, pour m'attirer chez lui: je n'puis pas faire un pas qu'je ne le rencontre, c'maudit abbé! Il est toujours à rôder par ici, pour m'parler; et pas'qui n'peut pas réussir, i' s'donne les tons d'en vouloir à mossieu' Vadé, qui l'méprise et s'moque d'lui. (*On entend frapper.*) On frappe?... Ah! mon dieu! à c't'heure-ci, c'est peut-être quequ'hu'ssier... (*On entend frapper encore.*) Entrez (*à part*). Oh! pour sûr, c'en est un, car il a un habit noir!

SCÈNE DEUXIÈME.

CATHERINE, LÉCLUSE (*en habit noir et en épée*).

LÉCLUSE.

MONSIEUR Vadé est-il ici?

CATHERINE.

J'n'en sais rien, Mossieu'.

LÉCLUSE.

Comment, tu n'en sais rien?

CATHERINE.

Dame, s'il y est, i' dort encore.

LÉCLUSE.

Il s'attend à ma visite, il faut le réveiller.

CATHERINE.

Vous aut'es, vous êtes toujours des réveille-matin.

LÉCLUSE.

Allons, point de réflexions, je veux parler à ton maître.

CATHERINE.

Mais, Mossieu', attendez donc, j'vais l'app'ler.

LÉCLUSE.

Dépêche-toi, ou je vais l'appeler moi-même. (*A part.*) Elle est drôle, cette petite fille!

CATHERINE (*ouvrant la porte du cabinet de Vadé*).

Mossieu' Vadé, êtes-vous là? On vous demande? (*bas.*) J'crais qu'c'est un hu'ssier.

LÉCLUSE (*à part*).

Un huissier, moi, Lécluse? Moi, huissier : ah! dieu! moi qui les crains?..... Oh!... c'est sûrement l'habit que je.... Amusons-nous de son erreur. (*A Catherine.*) Eh bien?

CATHERINE.

Eh bien, i' n'y est pas, il est sorti.

LÉCLUSE.

Est-ce bien vrai?

CATHERINE.

Oh! dame, voyez plutôt, je n'lai pas dans ma poche.

LÉCLUSE.

Tardera-t-il à rentrer?

CATHERINE.

Ça, c'est c'que j'ignore.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Chez son libraire i' d'vait tout droit,
Aller toucher ce qu'on l'i doit;

LÉCLUSE.

Mais Vadé, pour toucher, ma chère,
Long-tems ne peut être arrêté;
Car l'argent que compte un libraire,
Est un argent bientôt compté!

CATHERINE.

Oui; mais après ça, il a b'en d'aut'es courses à faire... Mossieu' vient sans doute pour l'assiner?

LÉCLUSE (*montrant son poëme du Déjeûner de la Rapée*).

Mieux que ça. Je viens, en vertu de ce titre, m'emparer de sa personne, et le conduire en lieu de sûreté, (*A part*) déjeûner à la *Rapée*.

CATHERINE.

Enl'ver mon maître, vous? Vous m'enl'veriez putôt.

LÉCLUSE.

Quand tu voudras, ma bonne, quand tu voudras.

CATHERINE.

Vous faites-là un vilain métier, allez. Au surplus, l'shu'ssiers n'font pas fortune avec nous; not'e mobilier n'les tente guères.

Air : *J'ai perdu mon âne.*

Ceux qui nous saisissent,
Bentôt en finissent :
Y a cheu nous plus d'un bon écrit;
Mais tout prouv' que c'n'est pas l'esprit
Qu'les hu'ssiers saisissent. (*bis.*)

LÉCLUSE.

Comme tu l'dis, on ne trouve chez les auteurs que de l'esprit; mais,

Même air.

Chez ces bons apôtres,
Chez ces bons apôtres,
L'huissier ne peut saisir cela :
Il est plus d'un auteur qui n'a
Que l'esprit des autres. (*bis.*)

CATHERINE.

Oh! j'dis, l'ésprit d'mossieu' Vadé est ben à lui... D'ailleurs, c'qui vous doit, i'vous l'payera.

LÉCLUSE.

Oui, oui, il me le payera! Ces poëtes ça n'a point de paroles... Allons, puisqu'il n'y est pas, je repasserai.

CATHERINE.

Quand?

LÉCLUSE.

Quand je pourrai. (*Faisant une fausse sortie et*

revenant.) Tu paraîs tenir beaucoup à ton maître; si je viens l'enlever, tu le suivras.

CATHERINE.

Oh! pour ça, j'vous en réponds!

LÉCLUSE.

Adieu...

CATHERINE.

Adieu...

SCÈNE TROISIÈME.

CATHERINE *seule.*

COMME c'est laid, un hussier! S'il allait v'nir enl'ver mon maître, ça s'rait pourtant ben disgracieux! Oui, mais mossieu' Vadé pourra s'arranger zavec lui... à moins qu'au lieu d'aller toucher d'l'argent, i' n'soit encore allé faire quéqu'farce à quéqu'un; car i' n'passe son tems qu'à ça, l'cher homme. (*On entend Vadé frédonner un de ses airs.*) Mais le v'là! toujours chantant!

SCÈNE QUATRIÈME.

CATHERINE, VADÉ (*en habit habillé, en bourse et en épée*).

CATHERINE.

EH! quoi qu'vous avez? vous êtes ben guill'ret, mossieu' Vadé?

VADÉ.

J'ai recueilli, ma chère amie, je suis en fonds.

CATHERINE.

Oh ! tant mieux ! et qui, qui vous a donné d'l'argent ?

VADÉ.

Personne.

CATHERINE.

Et quoi qu'vous avez donc r'cueilli ?

VADÉ.

Des mots poissards !

CATHERINE.

Belle richesse !

VADÉ.

C'est la mienne... Est-il venu quelqu'un ?

CATHERINE.

Ah ? mon dieu oui ! il est v'nu une espèce d'hu'ssier qui doit r'passer pour s'emparer d'vous.

VADÉ.

De moi ? Allons donc ! tu ne rêves qu'huissiers ! S'il en vient, tant pis : je ne suis point aux commandemens de ces messieurs-là.

CATHERINE.

Quel homme vous êtes ! vous n'savez c'que vous d'vez, vous n'savez à qui vous d'vez, vous donnez tout, vous n'payez rien ; aussi les fournisseux n'entendent plus raison ; et comment faire ?

Air : *Mon père était pot.*

D'fournir quand l'traiteur fait refus,

VADÉ.

D'espérance on doit vivre.

CATHERINE.

Quand l'marchand de vin n'en fournit plus,

VADÉ.

Qu'est-ce que cela fait à un poëte ?

L'Hypocrène l'ennivre.

CATHERINE.

L'tailleur, à ce qu'on dit,
N'veut plus fair' crédit;
Dans son r'fus si' persiste,
Qui vous habill'ra ?

VADÉ.

Ma foi, ce sera
Peut-être un journaliste.

CATHERINE.

Mon dieu! que vous êtes donc drôle, pour rire comm'ça d'tout !

VADÉ.

C'est mon genre, et je viens de bien rire encore et de me venger de l'abbé qui veut empêcher ton établissement pour t'attirer chez lui.

CATHERINE.

Comment ça ?

VADÉ.

Je l'ai trouvé dans une vente à deux pas d'ici, je l'ai mis aux prises avec les revendeuses, qui l'ont habillé de toutes étoffes, et graces à mes soins, on l'arrange d'une jolie manière !

CATHERINE.

I' viendra vous en faire des r'proches.

VADÉ.

Peu m'importe... Eh bien, ma pauvre Catherine, tu vas donc me quitter pour épouser Jérôme?

CATHERINE.

C'est vous qui l'voulez.

VADÉ.

Je suis pour que les hommes restent garçons, et que les filles se marient.

CATHERINE.

Une chose m'fait d'la peine : les cent écus qu'vous avez déposés au bureau d'la marée, pour m'établir, vous viendraient ben dans c'moment-ci.

VADÉ.

Etablir une orpheline que j'adopte, est une dette sacrée pour moi... Tu sais, ma chère amie, que c'est un usage dans la famille de ton futur, de n'épouser que des femmes qui soient reçues dames de la Halle?

CATHERINE.

J'sais ça, et c'qu'on exige là est ben ridicule?

Air : *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

Un' dam' des Hall' devrait sur-tout
Etre femme avant tout;
Mais pour un' fill' c'est endévant,
Et l'on doit parler d'elle,
Quand elle est dame avant
D'cesser d'être d'moiselle.

(*Elle s'assied à l'avant-scène, et s'occupe à filer.*)

VADÉ.

On tient à ça, et les Jurées marchandes viendront ce matin pour te faire subir les épreuves. Montre bien du caractère; prends ben l'ton, l'genre et les magnières, et j'dis sois ben d'là, entends-tu? (*Il contrefait les gestes et la tournure des gens de la Halle.*)

CATHERINE.

Dame, j'ferai d'mon mieux : mais si tout ça vient c'matin, vous n'pouvez pas sortir, et ce maudit hu'ssier m'inquiète pour vous...

VADÉ.

Tais-toi donc avec ton huissier! Je sais désarmer ce monde-là.

CATHERINE.

Donnez, en c'cas, vot'e secret à ben des gens!

VADÉ.

J'aurais trop à faire... J'ai reçu une lettre de Lécluse, dont je t'ai parlé; il m'invite à la lecture de son *Déjeûner de la Rapée.* Comme je ne sais si c'est pour aujourd'hui, décidément je ne sortirai plus ce matin.

CATHERINE.

I' doit donc v'nir vous voir? Tant mieux! j's'rai ben aise d'connaître c'gaillard-là.

VADÉ.

Je me suis bien amusé hier à ses dépens; mais nous n'en sommes pas moins amis. Lécluse a des talens; il a celui d'être auteur, acteur, opérateur, inventeur et mystificateur.

CATHERINE.

C'est ça qu'vous l'aimez tant ! . . (*A Vadé avec un air de satisfaction après avoir jeté les yeux vers la porte.*) Mossieu' Vadé, j'entends du monde, j'crais qu'c'est quequ'un ?

VADÉ.

A ton petit air de satisfaction, je crois que c'est Jérôme. . .

SCÈNE CINQUIÈME.

Les précédens. JÉROME (*vêtu en marinier*).

JÉROME.

C'EST lui-même : bon jou', mossieu' Vadé. . . Mamzelle, j'vous salue.

CATHERINE.

Bon jou', mon futur.

VADÉ (*prenant le ton poissard*).

C'ment qu'ça va, mon garçon ?

JÉROME.

Pas p'us mal qu'vous n'voyez. . Je m'sis fait remplacer zau bac pour prendre la licence de v'nir voir mamzelle Catherine.

CATHERINE.

C'est ben genti zà vous, mossieu' Jérôme.

JÉROME.

C'est qu'i' ya p'us d'plaisir à passer l'tems auprès d'vous qu'à passer l'bac des Invalides.

CATHERINE.

Ah! j'dis, ça, c'est une façon d'parler qu'est une politesse.

VADÉ (*tout en s'occupant de ses livres*).

Eh bien, Catherine, comment trouves-tu ton amoureux?

CATHERINE.

Je n'sais pas encore.

JÉROME.

Et moi, j'sais que j'vous trouve ben à mon goût! Aussi, c'est c'matin que j'vous am'nons la Jurande pour en finir.

CATHERINE.

A propos de ça, on dit qu'vos parens seriont fâchés qu'vous épousissiez une fille qu'est en service?

JÉROME.

Ecoutez donc.

Air : *Des Mariniers de la Guernouillère.*

Su' vot'e état chacun raisonne;
Et p'isque j'dois êt' vot'e époux,
J'aim'rais ben mieux qu'un' fill' comme vous
N'fût au service de personne :
Quoiqu'ça, mamzell', ça ne r'tir' pas
La moindre chose à vos appas.

CATHERINE.

D'meurer cheu mossieu' Vadé, c'est d'meurer cheu zun père.

JÉROME.

D'ailleurs, vous allez êt'e une grosse dame, quand vous s'rez marchande d'la Halle.

CATHERINE.

On dit qu'c'est la condition d'not'e mariage ?

JÉROME.

Mon père, en mourant, m'a dit, qui m'dit, dit-i' : Jérôme, dans not'e famille, jons toujours fait d'belles alliances : pour épouser queq'zun comme i' faut, crois-moi, va à la Halle.

CATHERINE.

Et par hasard, si j'étions r'fusée, en passant aux épreuves ?

JÉROME.

Vous ? allons donc, vous vous moquez ! C'pendant, j'crains une chose, c'est qu'la Jurande n'vous trouve trop d'moiselle.

VADÉ.

Il y a tant de filles qui ne le sont pas assez.

CATHERINE (*à Jérôme*).

Mais au pis aller, si j'nétions pas r'çue ?

JÉROME.

Ça f'rait manquer not'e mariage ; mais, moi, si ça manque, c'est dit ; me v'là garçon pour la vie, foi d'Jérôme.

VADÉ (*prenant le ton poissard*).

Toi, de ton côté, Catherine.

Air : *Quand tu battras la retraite.*

Si tu n'épouses Jérôme,
Assur'-lui, par un serment,
Que tu ne f'ras d'aucun homme,
Ton époux, ni ton amant.

CATHERINE.

CATHERINE.

Mossieu', j'aurions ben envie
Par serment de l'i assurer;
Mais en si bonn' compagnie,
Un' fille n'doit pas jurer.

JÉROME.

Mamzelle a raison; i' suffit qu'on jure pour qu'ça n'aille pas ben. (*à Catherine.*) Vous savez, sans doute, c'que j'apporte en dot?

CATHERINE.

Quoi donc?

JÉROME.

J'vous apporte l'bac des Invalides.

CATHERINE.

C'est quéqu'chose qu'ça!

VADÉ.

Oui, mais on va le supprimer.

Air : *C'tila qu'a pincé Bergopzoom.*

JÉROME.

Comment, on doit supprimer l'bac?

VADÉ (*le contrefaisant*).

Eh, oui, l'on doit supprimer l'bac.

JÉROME.

Ceux qui supprim' tab hoc, ab hac,
Ceux qui supprim' tab hoc, ab hac,
A leux projets donnant carrière,
Supprim'ront bientôt la rivière.

VADÉ.

On va placer un pont près des Invalides, qui

mettra le bac de côté; mais j'ai du crédit, et je te ferai avoir un emploi solide sur la rivière.

JÉROME.

J'sommes de la Guernouillère, et c'est un titre à vos bontés.

CATHERINE (*mystérieusement*).

Mossieu' Vadé, vlà l'abbé zen question.

VADÉ (*à Jérôme*).

C'est celui qui veut traverser ton mariage.

JÉROME.

Ah! j'sais. . mais en bon marignier, j'coul'rons son amour à fond.

VADÉ.

Je vais dire deux mots qui ne le réjouiront pas.

SCÈNE SIXIÈME.

Les mêmes, L'ABBÉ (*en désordre*).

L'ABBÉ (*avec humeur*).

C'EST moi, monsieur.

VADÉ.

Je le vois bien. (*A Jérôme.*) Ah ça, Jérôme, va chercher au plus vîte les Dames de la Halle, afin que la réception de Catherine ait lieu ce matin.

JÉROME.

Oui, mossieu' Vadé; et au cas qu'mamzelle soit r'çue, j'baclerons su' l'champ not'e himen : comme

la séance s'ra publique, si l'cœur vous en dit, mosieu l'abbé, vous entrerez avec la foule du monde.

L'ABBÉ.

L'invitation est honnête, et la cérémonie doit avoir quelque chose de piquant!

JÉROME.

Pour vous, sur-tout.

VADÉ.

Catherine, reconduis Jérôme.

SCÈNE SEPTIÈME.

L'ABBÉ, VADÉ.

VADÉ.

Air : *Monsieur l'abbé, où allez-vous?*

Monsieur l'abbé, que voulez-vous?

L'ABBÉ.

Monsieur devine mon courroux.

VADÉ.

Aurons-nous une affaire?...
Eh bien?

L'ABBÉ.

Vous ne m'entendez guère...

VADÉ.

Et vous m'entendez bien.

L'ABBÉ.

Je viens, monsieur, vous faire des reproches mé-

rités. Vous avez, dans la vente, excité les poissardes contre moi. . . Ces femmes ont eu l'insolence de m'apostropher, en criant : *A six blancs l'abbé d'deux sols.*

VADÉ.

Comment! elles vous ont mis á prix!

L'ABBÉ.

Bien plus! voici ce que m'ont fait ces femmes. (*Il montre son rabat déchiré, et son manteau mis en lambeaux.*)

VADÉ (*riant beaucoup*).

Ah! c'est très-plaisant! Elles vous ont mal habillé, monsieur l'abbé!

L'ABBÉ.

J'en suis resté tout sot!

VADÉ.

Je m'en apperçois.

L'ABBÉ.

C'est vous, monsieur, qui me valez tout cela!

VADÉ.

Guerre ouverte entre nous. Vous vouliez attirer chez vous ma petite bonne; on sait bien à quel titre! et moi, je l'ai prise à titre d'enfant que j'adopte.

L'ABBÉ.

Oui, pour lui donner une belle éducation! Au surplus, la vôtre n'est guères mieux soignée.

VADÉ.

Qui vous dit ça?

L'ABBÉ.

Vous ne savez point le latin, seulement; et ça ne m'étonne pas.

VADÉ.

Et vous, vous savez le français, et ça m'étonne.

L'ABBÉ.

Vous avez fait, en comédie, *le mauvais plaisant*; et c'est bien votre portrait!

VADÉ.

J'ai fait aussi le *suffisant*, et c'est bien le vôtre!

L'ABBÉ.

Songez, monsieur, que vous devez respecter un homme comme moi!

VADÉ.

On ne fait pas toujours ce qu'on doit.

L'ABBÉ.

En vérité, je ne sais pourquoi on parle de vous dans le monde! Votre genre est si misérable! vous improvisez, dit-on, sur des rimes bizarres....

VADÉ.

En voici la preuve.

Air: *Un apprentif.*

Abbé suspect,
Dont on fuirait l'aspect,
En vous l'homme peu circonspect
Eloigne du respect:
Vous vous croyez un Sénèque,
Et briguez, comme un évêque,
La salamalec;
Mais apprenez que sans crainte d'échec,

Et sans latin ni grec,
Je saurai bien avec
Mon ton poissard et brusque et sec,
Vous clorre ici le bec.

L' A B B É.

Propos de la Halle! jalousie! mais vous avez beau dire.

Air : Du petit Commissionnaire.

Mes ouvrages sont estimés :
Vous perdez à ne pas connaître
Mes charades, mes bouts rimés,
Que je vous aurais lus peut-être :
Vous perdez d'entendre des vers
Dignes de la double Montagne!

V A D É.

Je ne sais pas ce que je perds,
Mais je sais bien ce que je gagne. (*bis.*)

L' A B B É.

Vous mettez ma patience à bout! vous êtes heu-que je n'aime pas le bruit!

V A D É.

Aussi, vous n'en faites guères dans le monde.

L' A B B É.

Quoi qu'il en soit, je sais me venger de ceux qui se moquent de moi.

V A D É.

Vous avez de la besogne!

L' A B B É.

Oui, oui, je sais me venger! et vous en aurez incessamment la preuve. (*Catherine entre avec un*

domestique à grande livrée. Ils restent à l'écart.)
Que ne puis-je imaginer un moyen de vous contrarier !

VADÉ.

Venez me voir souvent, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ.

Vos propos annoncent bien que vous ne fréquentez que du petit monde.

CATHERINE.

Vous vous trompez, car v'là zun mossieu' ben galonné qui nous arrive.

SCÈNE HUITIÈME.

Les mêmes, LE VALET, CATHERINE.

LE VALET (*remettant une lettre à Vadé*).

C'EST de la part de monseigneur le Contrôleur-général des Finances, qui prie monsieur Vadé de venir ce soir souper à l'hôtel. J'attends la réponse.

VADÉ.

Je vais la faire. (*Il ouvre la lettre, et après avoir jeté les yeux dessus*) : Catherine, le Ministre m'annonce que je suis nommé contrôleur du vingtième.

CATHERINE.

Ça prouve qu'on rend les places aux honnêtes gens. (*Vadé passe dans son cabinet pour répondre à la lettre; le valet s'assied dans le fond du théâtre.*)

SCÈNE NEUVIÈME.

L'ABBÉ, CATHERINE.

L'ABBÉ.

Monsieur Vadé est lié avec le Contrôleur-général des Finances?

CATHERINE.

Mon dieu, oui! I' n'voit qu'du p'tit monde!

L'ABBÉ.

Et cet homme, si bien répandu, vous fait épouser un marinier, exposé à chaque instant à périr sur la rivière?

CATHERINE.

On s'noye dans tous les états.

L'ABBÉ.

Je ne conçois pas votre goût, en vérité!... Allons, comme monsieur Vadé pourrait rentrer, je vous laisse. (*Il revient sur ses pas.*) Mais quand on pense qu'une voix comme la vôtre ira se mêler aux cris de la Halle! Ne croyez pas réussir là... Vous ne serez jamais assortie au gré du chaland.

CATHERINE.

Vous croyez ça?

L'ABBÉ.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

A la Halle en vous installant,
Combien la tâche sera grande!

Offrirez-vous rien au chaland,
Qui soit digne de la marchande ?
En achetant, on fait des frais ;
De choisir, comme rien n'empêche,
On veut trouver tout des plus frais,
Quand la marchande est aussi fraiche. (*bis.*)

CATHERINE.

Comme il est donc frais, mossieu' l'abbé !

L'ABBÉ.

Vous êtes bien bonne.... Adieu, belle Catherine !

CATHERINE (*en le singeant*).

Adieu, monsieu' l'abbé !

SCÈNE DIXIÈME.

CATHERINE, LE VALET, VADÉ (*sortant de son cabinet*).

VADÉ (*au valet*).

Tenez, voici la réponse. (*Le valet sort.*)

SCÈNE ONZIÈME.

CATHERINE, VADÉ.

VADÉ.

Qu'est devenu l'abbé ?

CATHERINE.

Il est dev'nu poli... son amour est toujours considérable.

VADÉ.

Le singulier corps ! Il faut avouer que nous nous sommes dit bien des douceurs ! . . . Allons, en attendant la Jurande, je vais m'enfermer pour travailler un peu. J'ai fait le cantique de *saint Roch*, je vais faire celui de *saint Hubert*.

CATHERINE.

I' s'est ben r'lâché c' saint-là !

VADÉ.

Oh oui !

Air : *Du cantique de saint Hubert.*

Ce monsieur saint Hubert,
Qui guérit de la rage,
Petit-à-petit perd
L'art qu'il eut en partage :
S'il eût fait son affaire,
De craintes dégagés,
Nous eussions vu sur terre
Beaucoup moins d'enragés.

CATHERINE.

C'est ben vrai, ça !.. mossieu', si l'hu'ssier allait v'nir ?

VADÉ.

Eh, mon dieu ! la tête te tourne avec ton huissier ! Eh bien, s'il vient, visage de bois. (*Il passe dans son cabinet, s'enferme, et se place à son bureau, en vue du spectateur.*)

SCÈNE DOUZIÈME.

CATHERINE (*seule dans le salon*).

Je c'mmence à croire qui n'viendra pas aujourd'hui... (*On entend frapper à la porte d'entrée*). Ah! mon dieu! j'ai parlé trop tôt! v'là sûr'ment l' coquin!

L É C L U S E (*à travers la porte*).

C'est moi...

C A T H E R I N E (*troublée*).

Eh, mon dieu, oui, c'est lui! Et la clef, qu'est à la porte! ôtons vîte celle du cabinet de mossieu' Vadé. (*A Vadé, à travers la porte.*) Mossieu', v'là l'hu'ssier, n'répondez pas; j'vas m'enfermer zaussi. (*Elle se sauve dans sa chambre.*)

V A D É (*dans son cabinet*).

Ma foi, je commence à croire qu'elle avait raison...

SCÈNE TREIZIÈME.

LÉCLUSE (*seul dans le salon, après avoir frappé, avant d'entrer, plusieurs coups à la porte*).

(*A part.*)

Entrons, puisqu'on n'ouvre point... Comment! personne?.. Vadé me donne rendez-vous pour le mener à la Rapée lui lire mon ouvrage, et je ne

le vois pas ? Il m'a semblé cependant l'avoir entendu parler... Que diable, il doit être chez lui !.. Ah ! je devine !... Il a des dettes, les huissiers le tourmentent, sa bonne l'aura prévenu de ma visite de ce matin, et il se cache... Profitons de la méprise... c'est bien le cas de faire l'huissier, et de me venger du tour qu'il m'a joué hier... Il est sûrement dans son cabinet, donnons-lui le change. (*Il frappe à la porte du cabinet de Vadé, et prend l'accent gascon.*) Holà ! quelqu'un ? monsieur Vadé.

Air : *A dîner ça me rapporte.*

Jé viens avec mon escorte,
Sur un titre qué jé porte :
A ma sommation,
Sans faire aucune rébellion,
Ouvrez, ou, par mon escorte,
Jé fais enfoncer la porte. (*bis.*)

Monsieur Vadé, point dé résistance ! Jé suis port'ur d'uné contrainté par corps. (*Il frappe.*) (*A part, après avoir frappé.*) Point de réponse ? (*Allant à l'autre porte.*) La petite bonne doit être là. (*Il frappe et reprend l'accent gascon.*) (Pétité, pétité. (*Frappant encore.*) (*A part.*) Ils ne répondent pas, et ils y sont. (*Haut, en retournant à la porte du cabinet de Vadé, et reprenant l'accent gascon.*) Monsieur Vadé, jé vous somme dé paraître... Songez que mes récors, mes clercs et moi, né faisons qu'un, pour nous saisir dé votre personne. (*Il fait semblant de parler à des recors et à des clercs.*) Allons, entrez, mes amis, entrez ; et puisqu'il réfuse d'ouvrir sa porte, qu'on aille, sur-le-champ, chercher un serrurier. (*Contrefaisant*

le patois auvergnat.) Ché n'est pas la peine d'aller chercher un cherruria, je ferai chauter la porté d'un coup de pia. (*Reprenant l'accent gascon.*) Non pas, non pas, mes amis, point de rigu'r; il faut procéder en régle.

VADÉ (*à part dans son cabinet*).

Ce n'est pas un huissier.

LÉCLUSE (*prenant toujours l'accent gascon*).

Céla né nous empêchera pas dé manger tout én frais.

VADÉ (*à part dans son cabinet*).

Je me trompais, c'en est un.

LÉCLUSE (*dans le patois auvergnat*).

Mais en allant cherchai lé cherruria, chi j'améniions j'un fiacre pour conduire mochieu Vada à sa deschtinachion? (*Reprenant l'accent gascon.*) Cé n'est pas la peine, les aut'urs vont à pied.

VADÉ (*à part dans son cabinet*).

Le faquin! parce que les huissiers vont à cheval...

LÉCLUSE (*dans le patois auvergnat*).

Et qu'est-che qui nous paiera notre vacachion? (*Reprenant l'accent gascon.*) Le chantré dé la Grénouillère. (*Dans le patois auvergnat.*) Et qué nous donnera mochieu Vada? (*Reprenant l'accent gascon.*) Un bon sur les brouillards dé la Seine).

VADÉ (*à part dans son cabinet*).

Il connaît mes facultés.

LÉCLUSE (*dans le patois auvergnat*).

Je cherons b'entôt revenus. (*Reprenant l'accent*

gascon.) C'est bien. Nous, pendant cé tems, inventorions les livres dé Vadé (*A part*), et piquons sa vanité d'auteur...

Air : *De Catinat.*

(*Prenant l'accent gascon.*)

Faisons, pour commencer notre opération,
Des livres l'examen avec attention.

(*Prenant l'accent normand.*)

Les livres de Vadé sont bons, même parfaits,

(*Reprenant l'accent gascon.*)

Si vous en exceptez pourtant ceux qu'il a faits.

VADÉ (*en colère, à travers la porte de son cabinet*).

Insolens! est-ce que vous vous connaissez en livres?

L'ÉCLUSE (*prenant l'accent gascon*).

Ah! vous répondez à présent! Eh bien, il n'est plus tems dé suspendre la marche dé la justice. (*Il tire sur lui le verrou de la porte du cabinet pour empêcher Vadé d'entrer dans le salon; et faisant, comme s'il parlait à des clercs, toujours avec l'accent gascon.*) Messieurs, voilà les œuvres de Vadé.

Air : *Du pas redoublé.*

Mettez-les au rang des bouquins
Dessus votré notice.

VADÉ (*en colère à travers la porte de son cabinet*).

Bouquins mes livres? quels coquins,
Sont ces gens de justice!

Que ne puis-je sur ses suppôts,
Ici faire main-basse ?

LÉCLUSE (*avec l'accent gascon*).

Comment tenir pareils propos
A la justice en masse ?

VADÉ (*à travers la porte de son cabinet*).

Un huissier qui se dit la justice ! . . quel blasphême ! O justice, justice !

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Réveillez-vous, belle endormie !
Réveillez-vous, car il est tems :
Votre sommeil a fait, ma mie,
Triompher bien des insolens !

LÉCLUSE (*censé parler à des clercs avec l'accent gascon*).

Né répondons point, messieurs . . . Tenez, pour en finir, qu'on porte tous ces livres au pont Saint-Michel, et qué la vente en soit faite sur-lé-champ. (*Il fait grand fracas pour faire croire à Vadé qu'il déménage ses livres.*)

VADÉ (*pour s'opposer à ce qu'on emporte ses livres, frappe à la porte en dedans*).

Vendre mes livres ! vous ne les vendrez pas. . . (*Il est censé parler aux hommes qu'il a appelés, et il fait grand tapage, comme pour annoncer leur arrivée.*) Ah ! vous voilà, mes amis, souffrirez-vous qu'on m'arrête, et qu'on m'enlève ce que j'ai

de plus cher. (*Il contrefait la voix des crocheteurs du coin de la rue.*) Non, mossieu' Vadé.. j'sommes vos enfans, j'vous défendrons, et j'allons c'mencer par assommer ces gens d'justice, pour les mettre à la raison.

LÉCLUSE (*à part*).

Ah! il fait venir du monde?... Il est bien la dupe de tout ceci! Continuons. (*Faisant comme s'il parlait à des clercs.*) (*Dans l'accent gascon.*) Messieurs, comme il y a attroupément, vîte un bon procès-verbal de rébellion, et qu'on aille décidément chercher une voiture pour tout emporter.

VADÉ (*en colère*).

Vous n'emporterez rien, malheureux! (*Contrefaisant la voix des crocheteurs.*) Non, non, mossieu' Vadé, i' n'emport'ront rien!... Tombons su' ces coquins-là, et faisons leu' voir qu'vos voisins et vous c'nest qu'un. (*Reprenant sa voix naturelle.*) C'est bien, mes amis; mais restez-là, et je vous appellerai, si j'ai besoin de vous. (*Reprenant la voix des crocheteurs.*) Oui, mossieu' Vadé, vous insulter, c'est nous insulter, et j's'rons toujours inséparables d'vous. (*Reprénant sa voix naturelle.*) Je le sais, mes enfans, je le sais.

(*Lécluse tire doucement le verrou, et se trouve derrière la porte, quand Vadé l'ouvre: à force de frapper, cette porte doit s'ouvrir dans le salon.*)

SCÈNE

SCÈNE QUATORZIÈME.

LÉCLUSE (*derrière la porte du cabinet.*) VADÉ (*entrant dans le salon.*)

VADÉ (*sans appercevoir Lécluse, après un silence d'étonnement.*)

Les coquins sont en fuite! Ils ont replacé mes livres?... (*Il appelle*) Catherine, Catherine, ils sont partis!

SCÈNE QUINZIÈME.

VADÉ, CATHERINE, LÉCLUSE (*toujours derrière la porte*).

CATHERINE (*tremblante*).

Ah! mossieu', qu'i' m'ont fait peur! j'sis plus morte que vive!

VADÉ.

Je le crois bien! Que ces gens de justice sont donc bêtes, d'avoir eu peur de Vadé!

LÉCLUSE (*après avoir ri aux éclats*).

Vadé est encore bien plus bête, d'avoir pris Lécluse pour la Justice!

C

VADÉ (*d'abord surpris, et après avoir beaucoup ri*).

Ah! malheureux! je suis ta dupe! voilà bien un tour de ta façon!... Et tu étais seul?

LÉCLUSE (*jette un coup-d'œil dans le cabinet*).

Et toi aussi, coquin? (*Ils rient ensemble aux éclats.*)

CATHERINE (*à Lécluse*).

On m'avait bien dit qu'vous étiez un farceu'!

LÉCLUSE.

Vadé, tu as eu bien peur! tu as des dettes?

VADÉ.

Eh! mon ami, qui n'en a pas?

LÉCLUSE.

Ah çà, très-sérieusement, je viens m'emparer de ta personne, et t'emmener pour te lire mon *Déjeûner de la Rapée.*

VADÉ.

Prends garde, je n'aime pas les déjeûners froids.

LÉCLUSE.

Tu es piqué! tu te venges!

VADÉ.

Ça ne m'empêchera pas d'y aller. J'attends du monde, et te demande un instant... Mais je ne reviens pas du tour que tu m'as joué... Oh!.. je te le rendrai.

LÉCLUSE.

Quand tu pourras. (*à Catherine.*) Eh! bien, ma bonne, as-tu peur encore?

CATHERINE.

D'puis que j'sais qu'vous n'êtes pas un huissier, c'est singulier, j'vous trouve beau garçon !

VADÉ.

Tu trouves ça ? allons, allons, on ne te demande pas ton goût. Tu vas nous laisser, et rester dans la pièce voisine, pour annoncer s'il vient du monde. (*Elle sort par la porte du fond du théâtre.*)

SCÈNE SEIZIÈME.

VADÉ, LÉCLUSE.

LÉCLUSE.

Elle ne nous gêne pas; elle est jolie, cette enfant-là ! . . . Ah ça, tu n'es pas fâché ! J'ai dit que tes livres étaient des bouquins, mais je n'en pense rien; mon ami; tes ouvrages font fortune !

VADÉ.

Ils sont plus heureux que leur père.

LÉCLUSE.

Nous avons, l'un et l'autre, un peu alarmé la pudeur.

VADÉ.

Oh ! moi, j'en fais l'aveu.

Air : *Une fille qui toujours sautille.*

Un peu lèste,
Par fois immodeste,
J'ai dans mes sujets,
Peu gazé les objets;

Sans extase,
(Quand j'ai peint sans gaze)
J'ai sur le tableau
Su tirer le rideau.

De mon ton grivois
L'oreille est blessée;
Je le vois,
Par ma *Pipe cassée.*
En gaîté,
Ma muse a chanté,
J'en convien,
Saint *Roch et son chien.*
Mais, par ma foi,
Rire est ma loi;
Voilà pourquoi
L'on dit de moi,
Qu'un peu leste,
Par fois immodeste,
J'ai dans mes sujets
Peu gazé les objets:
Sans extase,
(Quand j'ai peint sans gaze)
J'ai sur le tableau
Su tirer le rideau.

L'ÉCLUSE.

Tu as un avantage, c'est d'écrire dans plus d'un genre.

VADÉ.

Tu me flattes, malheureux!

L'ÉCLUSE.

Air: *T'nez, monsieur d'Orléans.*

Ma foi sans compliment,
Je le dis franchement,

En mettant aux rebuts,
Tes vieux rebus :
Plus grivois que n'est un hussard,
Ton Apollon, souvent poissard,
A fait naître un joli *poirier*,
Qui se convertit en laurier;
Pour l'applaudir, les gens de tout rang
Vont à la foire Saint-Laurent :
A la Halle Vadé,
Aura toujours le dé :
Là, tu saisis les dictons
Et les tons :
Veux-tu, dans un petit souper,
T'émanciper?
Bacchus en est,
Et l'on te connaît,
Pour bien tenir tête à *Monet* :
Favart nous plaît,
Dans le couplet;
Panard le fait,
Brillant d'effet;
On chante et *Piron* et *Gallet*,
Qu'avant eux rien n'égalait :
A ces auteurs, comme à Collé,
Souvent tu te vois accolé;
A leur gloire à tous atteignant,
Tu l'emportes sur *Lattaignant*;
Et, dès long-tems Momus t'a guêté,
Comme appui de la gaîté.

VADÉ.

Tandis que tu es en train, encore un compliment ; e suis contrôleur du vingtième.

LÉCLUSE.

Tant mieux ! tu seras chargé de faire des rôles, t tu t'y entends.

VADÉ.

Dis-moi donc ; on prétend que tu veux te lancer aussi dans le genre poissard ?

LÉCLUSE.

Oui, mon ami, et tu devrais bien, quelques jours, me rendre témoin d'une de ces scènes où tu te fais dire tant d'injures par les femmes de la Halle.

VADÉ.

Ah ! mon dieu, l'occasion s'en présente souvent, et je ne suis jamais en reste avec ces dames.

SCÈNE DIX-SEPTIÈME.

Les mêmes, CATHERINE.

CATHERINE (*à Vadé.*)

Mossieu', v'là la Javotte. (*Catherine se retire.*)

VADÉ (*à Lécluse.*)

Ah ! parbleu ! tu voulais être témoin d'une scène ; tu n'attendras pas long-tems.

SCÈNE DIX-HUITIÈME.

Les mêmes, JAVOTTE (*tenant un bouquet de pensées*).

JAVOTTE.

Bon jou', Vadé, (*à Lécluse*) bon jou', la compagnie.

JAVOTTE (*à Vadé.*)

Tiens, mon fils, v'là zun bouquet que j't'apporte.

VADÉ (*dans le ton poissard.*)

Air : *J'arrive à pied de province.*

De fleurs je n'y vois qu'un' sorte,
La Pensée ?

JAVOTTE.

Hé, bien,
N'faut-i' pas que l'on rapporte
A Vadé son bien ?
C'te fleur n'est pas déplacée
Dans c'bouquet ; pourquoi ?
C'est que j'nons pas un' pensée,
Qui n'vienne de toi.

VADÉ.

Mais en l'honneur d'qué' saint, c'bouquet ?

JAVOTTE.

Parguenne ! j'venons t'faire not' compliment ; on dit qu' t'es contrôleur-général ?

VADÉ.

Pas tout-à-fait. . mais v'là zune nouvelle qui s'est bentôt répandue ?

JAVOTTE.

Je n'sis pas curieuse moi ; mais j'm'informe d'tout.

VADÉ.

Sais-tu, Javotte, qu' t'es toujours aimab'e ?

JAVOTTE.

Et toi, toujours jovial.

VADÉ.

Hé ben, qu'est-ce tu d'viens, à présent?

JAVOTTE.

Hé quoi, j'suis en grade, mon fils : on m'a nommée, Jurée à la Halle, et comme j'sais qu'la Jurande vient zici c'matin, j'reste.

VADÉ.

C'est bien fait, ma chère amie? . . I' y a longtems qu'nous nous connaissons! et j'tai déjà vu faire ben des métiers!

JAVOTTE.

Sans en êt'e p'us riche.

VADÉ.

Et l'zamours, comment as-tu m'né ça?

JAVOTTE.

Pas toujours comme j'l'aurions voulu.

Air : *La marmotte a mal au pied.*

A peine avions-je atteint vingt ans,
Que l'on nous fit bouquetière;
J'vendions des bouquets, dans l'printems,
Tout' la journée entière :
C'commerc' déplut à mon amant. . .

LÉCLUSE.

Ce ne fut pas sans causes :
Qui vend ses fleurs à tout venant,
Ne peut garder ses roses.

(*En chœur.*)

Qui vend ses fleurs à, etc.

VADÉ (*à Javotte.*)

Tu fais, sans doute, un aut'e commerce ?

JAVOTTE.

Même air.

Pour vivre, chacun fait c'qui peut :
L'été, quand je m'promène,
J'cri' : voilà l'plaisir, qu'es' qu'en veut ?
Et c'est rar' quand j'étrenne :
D'gagner quéqu'sous, femme a l'desir ;
Mais all' sait mal s'y prendre :
C'est vous ôter l'goût du plaisir, } (*bis*).
Que d'vouloir vous le vendre. }

VADÉ, LÉCLUSE (*répètent en chœur.*)

C'est nous ôter l'goût du plaisir,
Que d'vouloir nous le vendre.

JAVOTTE.

A présent, voyez-vous.

Même air :

J'vendons du poisson à choisir,
Tout le long du carême :
Les pêcheux vienn' avec plaisir,
Pour me l'offrir eux-mêmes ;
Et chacun d'eux, dans sa fraîcheur,
De m'l'apporter s'dépêche.

VADÉ.

C'est qu'il est doux d'être pêcheur,
Quand c'est pour toi qu'on pêche.

VADÉ, LÉCLUSE (*en chœur*).

C'est qu'il est doux, etc.

JAVOTTE.

Allons, allons donc, moqueux ! allons donc !

VADÉ.

Javotte, t'es v'nue ben à-propos, ma fille : j'moccupe d'une comédie, et j'ai une scène à faire.

JAVOTTE (*d'un ton aimable*).

C'est i' une scène d'amour, Vadé ?

VADÉ.

Tu vas voir... Si t'as d'l'attach'ment pour moi, faut qu'tu me l'prouves...

JAVOTTE (*d'un ton doucereux*).

Tu n'seras donc jamais raisonnab'e ?.. Quoi qu'tu d'mandes ?.....

VADÉ.

Des injures.

JAVOTTE (*avec étonnement*).

D'zinjures, à toi ?

VADÉ.

Oui, à moi.... Tiens, v'là six francs que j'te donne; mais dis-moi des sottises, comme s'il en pleuvait.

JAVOTTE.

J'prends tes six francs, c'est tout simple ; mais pour des sottises, tu n'en auras pas.

VADÉ.

Je n'en aurai pas ?

JAVOTTE.

Non.... t'auras d'zéloges, si tu veux.

VADÉ.

Point d'éloges, mais des sottises.

JAVOTTE.

On m'tuerait p'utôt que d'm'en arracher zune.

VADÉ.

Décidément, tu n'veux pas m'en dire ?

JAVOTTE.

Non ! non ! non !

VADÉ.

J'voulais t'éprouver, va ! et pour récompenser ton amitié, j'dois b'en faire les choses.... (*Il lui montre un demi-louis*). Tu vois ce d'mi-louis en or ?

JAVOTTE.

Oui.

VADÉ.

Hé bien ! rends-moi mes six francs.

JAVOTTE (*fixant le demi-louis dans la main de Vadé*).

Qu'iens, les v'là.

(*Vadé remet le demi-louis et l'écu dans sa poche, Javotte reste interdite, et voyant que Lécluse rit à ses dépens, elle se retourne et lui lance un regard furieux.*)

VADÉ.

J'voulais des sottises, tu n'as pas voulu m'en dire pour mon argent ; je l'garde.

JAVOTTE.

Tu badines ? Ah ! j'dis mais....

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Rends-moi vîte, rends-moi mon écu.

VADÉ.

Pas si bête de l'rendre !
T'as trop d'cœur, j'en suis ben convaincu,
Pour vouloir le reprendre.

JAVOTTE.

C'técu que j'tai r'mis de bonne foi,
Faudra b'en, malgré toi, qu'je l'raccroche :
J'ai mis ça dans ma tête.

VADÉ.

Hé bien, moi,
Je l'ai mis dans ma poche.

JAVOTTE.

En r'prenant c'qu'on a donné, sais-tu qu'on vole?... Quoiqu'ça, t'as b'en fait. Les femmes d'la halle peuvent r'cevoir d'l'argent d'tout l'monde; mais jamais d'Vadé.

VADÉ.

Tu fais contre fortune bon cœur; mais tu enrages, mon p'tit chou, tu enrages!

JAVOTTE.

Vadé, quand j'fais mon d'voir, ne m'taquine pas; ça d'viendrait du vilain.

VADÉ.

Ah! que non.... Tu es dev'nue si douce!

JAVOTTE (*en colère*).

Moi, douce! moi, douce! Ah! j'dis p'us d'sottises que j'n'en r'çois, entends-tu? et si qué'qu'un dit des sottises à qué'qu'un, on sait b'en qu'c'est Javotte.

VADÉ.

Oui, mais d'vant moi, tu baisses pavillon; et tu n'es qu'une petite fille.

JAVOTTE.

C't'insolent, qui m'appelle petite fille!.... Si tu n'étais pas Vadé, la p'tite fille t'arrang'rait b'en, va!

VADÉ.

Toi! j'n'en crois rien.... Moi, qui t'ai prié d'si bonne grace de m'faire une scène, dont j'ai besoin, tu restes court devant mon ami.... Quel affront pour toi, Javotte!

JAVOTTE.

C'est vrai; et l'plus beau triomphe d'Vadé, c'est d'm'avoir rendue muette.

VADÉ.

Mais à présent, c'est tout miel, que Javotte! quand j'annoncerai à la halle qu't'as perdu la parole, comme on s'moqu'ra d'toi! et comme j'en rirai avec les fruitiers, les cuisiniers, les jardiniers, les charbonniers, les mariniers et les fariniers du marché! Je n'te conseille pas d'y r'mettre l'pied.

JAVOTTE.

Mais, au nom de Dieu, maudit taquin! tais-toi, tais-toi donc, Vadé; tu m'fais mal, mon ami, tu m'fais mal! J'sens qu'c'est tout prêt à v'nir, et ça s'arrête! Tiens, j'étouffe, j'étouffe, j'étouffe! Pourquoi faut-i', maudit poëte d'malheur, maudit farceu' du préau d'la foire, maudit moule à parades, écrivain des charniers, faiseu' d'chansons à deux 'iards,

mangeu' d'tout bien! Pourquoi faut-i' que j'naie pas l'courage de t'dire une injure? (*On entend du bruit.*)

VADÉ.

Ah! tu es bien heureuse, on vient, et ça t'tire d'un grand embarras!

JAVOTTE.

Tant mieux! tant mieux! car j'étais au martyre.... Mais j'ai t'nu bon jusqu'à la fin; tu n'as pas eu d'sottises, et j'ai remporté la victoire! Allons, embrasse-moi, et qu'ça finisse par là.

LÉCLUSE (*à Javotte.*)

Je comptais pourtant bien sur un plat de ton métier.

JAVOTTE (*à Lécluse.*)

B'en à vot'e service, mossieu'; les sottises que j'nai pas pu dire à Vadé, vous l'zaurez si vous voulez. Pour douze francs, c'n'est pas la peine d's'en passer.

LÉCLUSE.

Sensible à ta politesse; mais garde tes sottises!

JAVOTTE.

N'vous en gênez pas, mon cher ami, n'vous en gênez pas.... Si vous n'avez pas d'quoi les payer, j'vous en dirai gratis. Sur une mine comme la vôt'e l'zinjures doivent tomber comme la grêle!

VADÉ (*à Lécluse.*)

Attrape.

LÉCLUSE (*à Javotte.*)

Je te remercie de ta bonne volonté; mais point de sottises, je t'en prie.

JAVOTTE.

Comment donc? Je n'en dis pas à tout l'monde; et quand j'vous propose d'zinjures, c'est ben d'l'honneur pour vous, mon p'tit mossieu'! (*Elle le pousse brusquement par le bras.*) Allez donc, cadet....

LÉCLUSE.

Mais tu as manqué de me faire tomber...

JAVOTTE.

Vous n'auriez pas ramassé grand'chose.

LÉCLUSE.

J'ai mon paquet.

VADÉ (*à Javotte.*)

Allons, petit mouton, pour encourager ta douceur, viens, que je te rende les douze francs.

JAVOTTE.

Tu crois que j'vas les prend'e, peut-être?.. Hé bien, tu ne te trompes pas; donne, pour en finir.

SCÈNE DIX-NEUVIÉME.

Les mêmes, CATHERINE.

CATHERINE (*à Vadé.*)

Mossieu', c'st la Jurande que j'vous annonce.

VADÉ.

(*L'orchestre joue l'air :* Vivent les filles.)

Qu'elle entre.

CATHERINE.

V'là déjà l'tremblement qui m'prend.

VADÉ.

Pourquoi donc? Du courage, et ça ira bien.

SCÈNE VINGTIÈME et dern.

Les mêmes, des FORTS de la Halle et des CHARBONNIERS arrivent suivis de femmes de la Halle; la JURANDE paraît ensuite; la PRÉSIDENTE et JÉROME, qui lui donne le bras, terminent le cortège.

(*Les Forts de la Halle et les Charbonniers, formant deux lignes, en entrant, et se plaçant aux deux côtés du Théâtre.*)

Air: *Vivent les filles.*

Pèr' des bons drilles,
Vadé, qu'nous chérissons,
Dans nos familles,
Pour le bien des garçons,
Vous mari' les filles,
Comme il fait des chansons.

(*Les femmes de la halle formant deux lignes, en entrant, et se plaçant aux deux côtés du Théâtre, devant les hommes.*)

Suite de l'air: Vivent les filles.

Qu'un' fille aspire
A prendre nos leçons,

Vadé

Vadé l'inspire,
Et lui prouv' par ses l'çons,
Qu'il aim' mieux instruire
Les fill' que les garçons.

LA PRÉSIDENTE (*tenant un bouquet*), LA JURANDE, JÉROME (*tous en chœur*).

Air : *J'aimons les filles.*

Pèr' des bons drilles,
Vadé, qu'nous chérissons,
Dans nos familles,
Pour le bien des garçons,
Vous mari' les filles,
Comme il fait des chansons.

LA PRÉSIDENTE.

Vadé, au lieu d'exiger qu'la jeune fille soit r'çue à la Halle, par égard pour les égards qu'on t'doit, je v'nons l'i faire subir l'zépreuves ici.

VADÉ.

Ma maison et la Halle, c'est tout comme.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! v'là la Javotte? Hé b'en, al' va faire nombre avec nous autres.

JAVOTTE.

J'lespère b'en comme ça. Et qui qui nous servira d'greffier?

VADÉ (*montrant Lécluse*).

Cet homme-là... d'huissier à greffier, il n'y a que la main.

LÉCLUSE.

Dis donc la griffe. (*On place une table devant lui, avec des plumes, de l'encre et du papier.*)

LA PRÉSIDENTE.

Allons, à place, à place.

(*La Présidente tient le fauteuil, au milieu de la Jurande, qui est assise en face du spectateur, et forme un demi-cercle; les gens de la Halle s'assient à la place qu'ils ont prise en arrivant; Catherine s'assied à l'avant-scène, sur un tabouret placé à la droite du public; Vadé se tient debout derrière elle; Jérôme est assis à côté du greffier, et termine la ligne gauche*).

LA PRÉSIDENTE (*à Catherine*).

Qu'êtes-vous, la jeune fille?

CATHERINE (*se levant*).

Je n'sais pas trop.

Air : *Quest-ce qui veut savoir l'histoire?*

On dit que j'suis orpheline,
Pour ça je l'sais bien.

LA PRÉSIDENTE.

D'vos pèr' quel' est l'origine?

CATHERINE.

Pour ça j'n'en sais rien.
Quant à moi, je suis servante,
C'est c'que j'sais, hélas!

LA PRÉSIDENTE.

Et sur-tout bon innocente?

CATHERINE.

C'est c'que je n'sais pas.

LA PRÉSIDENTE (*au Greffier*).

Ecrivez qu'a n'sait pas si elle est innocente.

(*à Catherine.*) Quels sont vos titres pour vous présenter à la Halle ?

VADÉ.

Ses aïeux, du côté des pères, étaient les plus célèbres maît'es pêcheux d'l'antiquité.

LA PRÉSIDENTE.

Voyons ça.

VADÉ.

Air : *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

Né d'famille industrieuse,
Son père en pêchant brillait ;
Dans la pêch' miraculeuse,
Son aïeul tint le filet ;
Son bisaïeul, dans la Seine,
Vous pêcha du premier coup,
Jonas avec la baleine,
Près des filets de Saint-Cloud.

LA PRÉSIDENTE (*à la Jurande*).

C'est bon ça ! (*La Jurande fait un signe d'approbation.*) (*à Catherine.*) Et du côté des mères, quoiqu'était vot'e famille ?

CATHERINE.

Fruitiere-orangère.

LA PRÉSIDENTE.

D'puis qu'eu tems ?

CATHERINE.

D'puis que l'monde est monde.

LA PRÉSIDENTE.

Prouvez-nous ça,

D 2

LA PRÉSIDENTE.

Allons, à place, à place.

(*La Présidente tient le fauteuil, au milieu de la Jurande, qui est assise en face du spectateur, et forme un demi-cercle; les gens de la Halle s'assient à la place qu'ils ont prise en arrivant; Catherine s'assied à l'avant-scène, sur un tabouret placé à la droite du public; Vadé se tient debout derrière elle; Jérôme est assis à côté du greffier, et termine la ligne gauche*).

LA PRÉSIDENTE (*à Catherine*).

Qu'êtes-vous, la jeune fille?

CATHERINE (*se levant*).

Je n'sais pas trop.

Air : *Quest-ce qui veut savoir l'histoire?*

On dit que j'suis orpheline,
Pour ça je l'sais bien.

LA PRÉSIDENTE.

D'vos pèr' quel' est l'origine?

CATHERINE.

Pour ça j'n'en sais rien.
Quant à moi, je suis servante,
C'est c'que j'sais, hélas!

LA PRÉSIDENTE.

Et sur-tout bon innocente?

CATHERINE.

C'est c'que je n'sais pas.

LA PRÉSIDENTE (*au Greffier*).

Ecrivez qu'a n'sait pas si elle est innocente.

(*à Catherine.*) Quels sont vos titres pour vous présenter à la Halle ?

VADÉ.

Ses aïeux, du côté des pères, étaient les plus célèbres maît'es pêcheux d'l'antiquité.

LA PRÉSIDENTE.

Voyons ça.

VADÉ.

Air : *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

Né d'famille industrieuse,
Son père en pêchant brillait ;
Dans la pêch' miraculeuse,
Son aïeul tint le filet ;
Son bisaïeul, dans la Seine,
Vous pêcha du premier coup,
Jonas avec la baleine,
Près des filets de Saint-Cloud.

LA PRÉSIDENTE (*à la Jurande*).

C'est bon ça ! (*La Jurande fait un signe d'approbation.*) (*à Catherine.*) Et du côté des mères, quoiqu'était vot'e famille ?

CATHERINE.

Fruitiere-orangère.

LA PRÉSIDENTE.

D'puis qu'eu tems ?

CATHERINE.

D'puis que l'monde est monde.

LA PRÉSIDENTE.

Prouvez-nous ça.

VADÉ.

Ça va.

CATHERINE.

Air : *Des Bourgeois de Chartres.*

Ma mère était fruitière ;
Ma grand'mèr', Dieu merci,
Comme défunt sa mère,
Etait fruitière aussi :
De mère en mère ainsi,
Ça r'monte à la première :
Pi'squ'Eve jadis a vendu
A son homme l'fruit défendu,
C'est qu'alle était fruitière.

VADÉ.

J'crois qu'v'là des titres !

LA PRÉSIDENTE (*à Vadé.*)

Paix, bavard ; (*à Catherine*) la p'tite, vous sentez-vous assez d'voix pour annoncer la marchandise d'vot'e commerce à travers les cris d'la Halle ?

VADÉ.

C'est à quoi j'la stile.

LA PRÉSIDENTE.

Voyons ça.

VADÉ.

Allons, Catherine, toi d'ton côté, et moi du mien.

CATHERINE.

Ah ! dame, j'sens la peur qui m'gagne.

VADÉ.

Moque-toi d'la peur, chasse-là. (*Il crie.*) Chasselas, chasselas à la livre, chasselas à la livre, chasselas à

la livre. (*à Catherine.*) Allons, donc, tu restes en ch'min ?

CATHERINE.

J'suis intimidée d'paraît'e comme ça zen public; c'est la première fois qu'ça m'arrive.

LA PRÉSIDENTE (*au greffier.*)

Ecrivez....

JÉROME.

Mais, mamzelle, si ça va comme ça, on n'vous r'cevra pas; et nos projets d'mariage, où iront-i' ?

VADÉ (*contrefaisant le porteur d'eau.*)

A l'eau, à l'eau, à l'eau. (*à Catherine.*) Mais qu'as-tu donc fait d'ton caquet ?

CATHERINE (*crie.*)

Il arrive, il arrive, il arrive.

VADÉ.

I'glace, i'glace, i'glace.

CATHERINE.

Il arrive, il arrive, il arrive.

LA PRÉSIDENTE.

Paix, paix, paix donc, vous dis-je ?... Alle annonce et a'n'annonce rien, c'te fille. (*à Catherine.*) A la Halle on dit tout, mamzelle..... Ah ça êtes-vous en état comme nous aut'es, d'parler, d'jaser et d'crier tant qu'une journée dûre ? Et, dans les disputes, êtes-vous d'force à tout j'ter, à tout culbuter, à renverser les boutiques, les inventaires; à vous chamailler zavec les femmes, à leu' zarracher l'bonnet, à batt'e la garde et à rosser l'commissaire ?

CATHERINE.

Rien qu'ça? Hé b'en, j'dis que j'n'en aurions ni la volonté, ni la force.

VADÉ.

Et moi, j'dis qu'si : quand elle est dans ses momens d'humeur, c'est un diable, qui casse et brise tout chez moi; et comme je n'souffre pas qu'elle fasse des scènes ici, elle monte en faire chez les voisins.

CATHERINE (*pleurant.*)

Ah! mon dieu! mon dieu! si on peut dire des choses pareilles! Après vos bontés, j'srais assez ingratte pour casser et briser tout cheu vous! Et dire encore que j'monte faire des scènes chez les voisins!... Et c'ment veut-on que j'monte cheu des voisins? j'sommes logés sous les toits.

LA PRÉSIDENTE (*au greffier.*)

Ecrivez qu'a pleuré. (*Aux femmes de la Jurande.*) Allons aux opignions. (*Elle se lève et va recueillir les voix.*)

VADÉ (*à Catherine, tandis qu'on est aux opinions*).

Petite sotte! Est-ce que je ne t'ai pas dit que pour être reçue il fallait paraître un diable?

LA PRÉSIDENTE (*remise à sa place.*)

Silence.

Air : *Ton humeur est Catherine.*

Votre humeur est, Catherine,
Trop douce et s'trouve en défaut;
Cheu nous vous auriez la mine
D'un quéqu'zun trop comme i' faut;

Nos magnières sont triviales.
Et vot' ton, assurément,
Est au-d'sus d'celui des Halles :
Voilà notre jugement.

JÉROME (*affligé.*)

Je m'doutais qu'mamzelle s'rait r'fusée.

LÉCLUSE.

C'est qu'on l'a intimidée.

VADÉ.

Sans doute.

JAVOTTE.

J'ai des raisons pour demander qu'la p'tite fille se r'présente une aut'e fois.

VADÉ.

Elle se r'présent'ra.

CATHERINE (*avec véhémence.*)

Hé bien, non !... Est-ce que vous croyez que j'sommes perdues, pour n'êt'e pas femme d'la Halle? J'connaissons des duchesses, des princesses, des marquises et des comtesses qui n'ont jamais été dames des Halles, et qui n'en sont pas mortes pour ça! Et quoi qu'c'est qu'vos femmes d'la Halle? Des femmes pleines d'ruses et d'astuce! Des harangères, des mégères, des opiniat'es, des accariat'es, des menteuses, des quinteuses, des qu'relleuses, des criardes, des bavardes et des poissardes; et j'irions avec ce monde-là? Pas d'ça.

JAVOTTE.

Comment, p'tite mal apprise! t'oses parler comme ça d'femmes r'doutab'es comme nous aut'es! Est-ce

que tu n'sais pas qu'les plus grosses dames d'Paris n'os'raient pas v'nir se m'surer avec nous su' l'carreau d'la Halle ?

CATHERINE.

C'est qu'on n'veut pas s'compromettre au vis-à-vis d'gens d'vot'e espèce.

JAVOTTE.

Quiens ! c'te belle espèce ! c'te p'tite fille qu'est arrivée zici, d'je n'sais où, pour faire la cuisine d'un poëte ?

CATHERINE.

La cuisine d'un poëte ? Apprends qu'un poëte n'a pas d'cuisine.

JAVOTTE.

Vadé, si t'as d'l'attach'ment pour les femmes d'la Halle, tu chass'ras, su'l'champ, c'te p'tite fille-là.

CATHERINE.

Mossieu' Vadé, si vous avez d'l'attach'ment pour moi, vous j'ttrez la Jurande à la porte.

VADÉ.

Ça n'me r'garde pas ; arrangez-vous.

JAVOTTE.

Je d'mande qu'vu son insolence et son impertinence, all' fasse des escuses à la Jurande, et c'est moi qui va l'y forcer.

CATHERINE.

J'crois b'en ! tu n'es qu'un boute-feux ! mais je n'te crains pas.

JAVOTTE (*prenant une caraffe d'eau.*)

Boute-feux! boute-feux! gare l'eau malheureuse! gare l'eau!

CATHERINE (*lui jetant un tabouret que Jérôme retient au passage.*)

Et toi, gare les meubles, gare les meubles!

JAVOTTE.

Ah! p'tite effrontée, t'oses t'attaqner à moi! Hé bien! tu f'ras d'zescuses, ou j'y perdrai mon nom.

CATHERINE.

J'nen f'rai pas, j'nen f'rai pas.

VADÉ, LÉCLUSE, *et les hommes de la Halle.*

Non, non, elle n'en fera pas, elle n'en fera pas.

LES FEMMES *de la Jurande.*

Elle en f'ra, elle en f'ra, elle en f'ra.

JAVOTTE (*la prenant par le bras.*)

Ah! tu n'en f'ras pas! nous allons voir, allons, allons, faudra b'en qu't'en fasses malgré toi.

CATHERINE (*se débattant.*)

Non, j'n'en f'rai pas, non, j'n'en f'rai pas.... (*Elle crie.*) A la garde, à la garde, à la garde!

LA PRÉSIDENTE.

Silence, silence, silence. (*On se tait.*) J'ordonne qu'sans désemparer, la jeune fille nous f'ra d'zescuses.

VADÉ.

Catherine, obéis à la présidente.

CATHERINE (*à la Jurande.*)

Air : *Des Trembleurs.*

J'ai dit qu'vous étiez bavardes,
Harengères et criardes,
Quinteux', menteux' et poissardes;
J'ai dit, bravant vot'e r'fus,
Qu'cheu vous c'n'est qu'astuce et ruses,
Mais je suis des plus confuses,
Et vous fais b'en des escuses
De n'en avoir pas dit plus.

JAVOTTE.

Et moi?

CATHERINE.

Et vous, mamzelle, en vous j'tant zun tabouret à la tête, j'voulais vous assommer su' place; j'vous d'mande b'en des pardons d'vous avoir manqué...

JAVOTTE.

N'y a pas d'quoi, ma chère enfant, n'y a pas d'quoi..... Je d'mande....

LA PRÉSIDENTE.

Qu'all' soit r'fusée?...

JAVOTTE.

Au contraire, qu'alle soit r'çue; alle en est digne!

LES FEMMES ET LES HOMMES.

(*Tous à-la-fois.*)

Oui, oui....

LA PRÉSIDENTE (*à Catherine.*)

La jeune fille, la Jurande est satisfaite d'vos escuses, et vous r'çoit dame d'la Halle, tout d'une voix anonime.... Greffier, déchirez l'procès-verbal.

LÉCLUSE.

Je l'ai laissé en blanc.

JÉROME.

Me v'là content : not'e mariage est assuré zau moins.

VADÉ.

J'espère que mon élève s'est distinguée?

LA PRÉSIDENTE.

Et bien, même! à présent, faut zune aut'e coëffure qu'ça à la p'tite, pour qu'alle soit dans l'costume.

JÉROME (*lui donnant un mouchoir rouge.*)

C'est jusse, ça; et c'est d'moi qu'alle r'çoit l'mouchoir.

JAVOTTE.

Allons, t'nez-vous b'en, la jeune fille, qu'jarrangions ça su' vot'e bonnet.

JÉROME (*à Javotte.*)

Air : *Le connais-tu, ma chère Eléonore?*

A l'faire voler, comme all' s'ra toujours prête,
Vous auriez tort, s'il faut vous parler net,
De l'i serrer l'bonnet trop près d'la tête.
Alle a la tête assez près du bonnet.

JAVOTTE (*à Catherine.*)

V'là c'que c'est! L'baiser d'paix à la présidente et à moi, et vous v'là lancée. (*La présidente en l'embrassant lui donne un bouquet.*)

VADÉ.

A présent, mes amis, l'greffier va nous conduire tous en voiture à la Rapée, pour nous lire son déjeûner et nous payer la fine mat'lote.

JÉROME.

J'ai fait l'serment d'n'en jamais r'fuser.

LÉCLUSE (*à Vadé.*)

Coquin! tu m'avais promis de me jouer un tour!.... Mais j'ai bon crédit à la Rapée, et va comme il est dit.

JÉROME.

Ah ça? mossieu' Vadé, si on fait zun pont tout près du bac, et qu'ça l'fasse tomber, vous m'f'rez donc avoir une place su' la rivière?

VADÉ.

Oui, mon ami; j't'attach'rai à la galiote.

JÉROME.

Comme ça f'ra des jaloux dans Paris!

VAUDEVILLE.

VADÉ.

Air : *Tout le long de la rivière.*

L'nouveau pont, en passant les gens,
Pourrait t'enl'ver ben des passans;
Mais un pont n'les passe qu'en large;
Et su' l'eau, pour avoir plus d'marge,
Mèn' la galiote, et l'on t'répond

Qu' jamais, pour te nuire, aucun pont
Ne s'ra placé, quoique l'on puisse faire,
Tout le long, le long, le long de la rivière,
Tout le long, le long de la rivière.

(*En chœur.*)

Ne s'ra placé, quoique l'on puisse faire,
Tout le long, etc.

CATHERINE (*au public*).

A la Rapée, au Port-au-Blé,
D'bons mots si l'on est accablé,
Si les raccoleurs, vaill' que vaille,
Ont l'jargon du Quai d'la Féraille,
D'la Guernouillère si les pêcheurs
Sont inspirés et gagn' nos cœurs,
C'est que d'Vadé, sur eux l'ombre légère,
Voltige le long, le long, le long de la rivière,
Tout le long, le long de la rivière.

(*En chœur.*)

C'est que d'Vadé sur eux l'ombre légère,
Voltige le long, etc.

LÉCLUSE.

Que de poëtes, nous dit-on,
Ont fait sur terre le plongeon!
Du Pinde applanissant la route,
Vadé, pour arriver sans doute,
En tenant *Momus* par la main,
A su prendre un autre chemin;
Et du Parnasse il fit la route entière,
Tout le long, le long, le long de la rivière,
Tout le long, le long de la rivière.

(*En chœur.*)

Et du Parnasse il fit la route entière,
Tout le long, etc.

JÉROME (*au public*).

On vous voit, sans être passeurs,
Passer b'en des choz' aux auteurs !
Sur la scène qu'un auteur s'embarque,
Quand il veut bien mener sa barque,
Hélas ! vous êtes trop humains,
Pour l'i r'fuser un coup de mains :
C'est qu'plus d'un' pièce irait sans le parterre
Tout le long, le long, le long de la rivière,
Tout le long, le long de la rivière.

(*En chœur*).

C'est qu'plus d'un' pièce irait sans le parterre
Tout le long, etc.

FIN.

De l'Imprimerie DEMONVILLE, rue Christine, n°. 12.

L'ENTREVUE
ET
LE RENDEZ-VOUS.

COMÉDIE-VAUDEVILLE,
EN UN ACTE.

Par le citoyen MAURICE.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 21 Messidor, an 8.

Prix 1 Franc 50 centimes, avec la musique.



A PARIS,
Au magasin de pièces de Théâtre rue des Prêtres St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 44, en face de l'Eglise.

AN VIII.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

PERSONNAGES. ACTEURS.

VANDERTHAL, hollandais.		*Henry.*
DORVILLE, oncle de Vanderthal.		*Lenoble.*
JOHANN, valet de Vanderthal.		*Carpentier.*
GILLOT, portier.		*Edouard.*
Madame DESEYLMOUR.	Mme.	*Henry.*
ROSE, suivante.	Mlle.	*Blossevile.*

La Scène est à Paris, dans le jardin de la maison de M. Dorville. On voit la maison à gauche et une fausse porte à droite à une muraille de clôture.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR: *De l'Afficheur.*

Il n'est pas nouveau qu'un auteur
Du public fasse sa maîtresse :
Le nôtre a mis, d'après son cœur,
Un rendez-vous à votre adresse ;
Quand il est accepté par vous
Souvenez-vous bien qu'une belle
Ne vint jamais au rendez-vous
Pour s'y montrer cruelle.

L'ENTREVUE ET LE RENDEZ-VOUS,

COMEDIE-VAUDEVILLE;

EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE *seule, tenant une lettre.*

VOILA cependant neuf heures, et notre jeune veuve n'est pas encore revenue du bal. Je me doute bien que fatiguée des plaisirs de la nuit, et pour ne pas me faire veiller, car elle est si bonne, elle aura été se reposer chez l'amie complaisante qui l'aide à conduire la petite intrigue qui l'intéresse si fort..... Mais si elle savait que M. Dorville, cet oncle qui n'aime point les nouvelles modes, qui voudrait nous voir porter encore des manches jusqu'au bout des doigts, et des fichus jusqu'au milieu des joues, si elle savait que cet oncle est arrivé cette nuit, elle rentrerait avant qu'il pût s'appercevoir de la petite escapade.... Ce n'est pas que pour aller au bal nous ne prenions nos précautions..... D'abord nous attendons que tout notre

monde soit couché, et ensuite nous sortons incognito par la petite porte de notre jardin, qui donne sur une rue détournée et inhabitée ; de cette manière, aucun voisin ne peut jaser sur notre compte... Mais ces oncles sont si soupçonneux et si sévères.

AIR : *Vaudeville du Chapitre second*

On ne peut rien faire à leur goût,
A chaque instant leur front sourcille.
Quel est le grand mal après tout
Que peut faire une pauvre fille ?
Oncles qui souvent nous prêchez,
Etes-vous meilleurs que nous autres ?
Messieurs, passez-nous nos péchés,
Ils sont plus jolis que les vôtres.

SCÈNE II.

ROSE, GILLOT.

GILLOT.

Me voici, mamselle, on me dit que vous me demandez.

ROSE.

Dans quel état te voilà dès le matin.

GILLOT.

Quand on a des affaires pressées on ne tient pas au lit.

ROSE.

Il faut que tu portes cette lettre à madame.

GILLOT.

Oui, mamselle.

ROSE.

Où vas-tu ?

GILLOT.

Je vais chez madame.

ROSE.

Imbécille, si elle était-là t'enverrai-je la lui porter ? Madame est sortie.

GILLOT.

Ce n'est pas par la porte, toujours.

ROSE.

Je te dis qu'elle est sortie. Va chez madame de Saint-Ange, son amie, elle y est sûrement à déjeuner; tu lui remettras cette lettre, qui l'informe de l'arrivée de son oncle; cours vîte, la lettre est pressée.

GILLOT.

Oui, mamselle.... C'est singulier, cependant je n'ai pas quitté ma porte, et j'aurais parié qu'il n'était sorti personne de la maison.

SCENE III.

ROSE *seule, s'assied, et prend son ouvrage.*

SE serait-on jamais imaginé qu'une jeune et jolie parisienne, qui n'aime pas, comme de juste, le plaisir en peinture, deviendrait éprise d'un homme sans le voir, et pour le seul plaisir de l'entendre. C'est pourtant ce qui arrive à ma jeune maitresse. Il faut dire aussi qu'elle a reçu une éducation superbe, éducation qu'elle a encore perfectionnée par la lecture des romans.

AIR : *A Paris il fallait la voir.*

La belle chose qu'un roman,
Que sa lecture est instructive;
Jeune fille y voit tout le plan
Du chemin qu'il faut qu'elle suive.
Dans les tems passés un mari
De l'instruire avait l'entreprise ;
Mais grace aux romans aujourd'hui
On prend sa femme toute apprise.

L'aventure est unique ; ma maîtresse se met un beau soir dans la tête d'être aimée pour la beauté de son ame ; or rien n'était plus propre à l'exécution de son projet qu'un bal de l'opéra, elle y va , et fait connaissance avec un jeune homme , qui est frappé de la sublimité de son idée ; ils prennent goût l'un pour l'autre , et depuis ce jour , fidèles à leur projet , exacts au rendez-vous , ils ne se découvrent que la noblesse de leur ame. C'est beau , c'est vraiment beau ; je crois cependant que la mode n'en prendra pas. Mais , j'entends quelqu'un de ce côté , ce ne peut être madame... Ah ! mon dieu , c'est, c'est ce maudit oncle , nous sommes perdues.

SCENE IV.

ROSE, DORVILLE.

DORVILLE.

BONJOUR, Rose, ma nièce est sûrement levée.

ROSE.

Y pensez-vous, Monsieur, lorsque la journée est à peine commencée ?

DORVILLE.

Commencée, il est bientôt dix heures.

AIR : *Je crois avoir lu quelque part.*

C'est perdre les plus beaux instans,
Ose-t elle dormir encore ?

ROSE.

A Paris, depuis bien long-tems,
On est fort mal avec l'aurore.

DORVILLE.

Une rose a plus de fraîcheur
Au matin du jour exposée.

ROSE.

Femme jolie est une fleur
Qui doit éviter la rosée.

DORVILLE.

Il faut entrer chez elle.

ROSE.

Monsieur, j'attends toujours qu'elle me sonne.

DORVILLE.

Moi je n'ai pas le tems d'attendre. Entre et dis-lui que son oncle, arrivé d'hier, debout depuis deux heures, voudrait l'embrasser.

ROSE.

Monsieur....

DORVILLE.

Qui t'arrête ?

ROSE.

Elle s'est couchée hier soir fort indisposée.

DORVILLE.

Maladie de veuve, et que le mariage guérira; ajoute que je lui amène un mari.

ROSE.

Cette fois-ci sûrement ce sera un Français.

DORVILLE.

Non, un Hollandais.

ROSE.

Encore un étranger, vous les aimez donc bien ?

DORVILLE.

Il n'y a pas d'étranger pour moi.

Air Mais quelle est donc cette manie.

J'entends parler philosophie,
Bonheur parfait, philantropie.
Sans porter si haut nos destins,
Contens seulement d'être humains,
Que l'œil de chacun se désille,
Et qu'à la fin, jusqu'au Français,
Embrassant, s'il se peut, l'anglais,
Le monde apprenne désormais
Qu'il n'est qu'une même famille.

ROSE.

Ah ! Monsieur.

Même air.

Quel plaisir ce serait sur terre
Si ce pacte se pouvait faire.
Toujours logeant chez un parent,
On irait du nord au couchant,
Du Ceylan jusqu'en Castille,
Chez son frère le Champenois,
Chez son grand oncle le chinois,
Son cousin germain l'Iroquois,
On serait toujours en famille.

DORVILLE.

Va où je t'ai dit.

ROSE.

Ce mari est-il jeune, joli?

DORVILLE.

Il est riche.

ROSE.

C'est assurément une belle qualité pour un oncle; mais n'en aurait-il pas d'autres!

DORVILLE.

Va où je t'envoie.

ROSE.

Vous connaissez le goût de ma maîtresse, son état de veuve lui plaisait; elle y voyait sur-tout la facilité de consacrer ses jours à embellir ceux d'un oncle à qui elle doit tout.

DORVILLE.

Et l'amour, qui est-ce qui l'en garantira.

ROSE.

Pour craindre si fort l'amour elle n'est plus un enfant.

DORVILLE.

L'âge n'y fait rien; la jeune fille succombe parce

qu'elle ne le connaît pas, la veuve parce qu'elle le connaît, la femme âgée par la crainte qu'il ne l'oublie, la vieille pour prouver qu'elle s'en souvient encore.... Va où je t'ai dit.

ROSE.

Elle m'a défendu absolument d'entrer.

DORVILLE.

En ce cas j'y vais moi-même.

ROSE.

Vous !

DORVILLE.

Un oncle n'a pas le droit d'éveiller sa nièce, peut-être ?

ROSE, *se mettant au-devant.*

C'est que....

DORVILLE.

C'est que, quoi ! en vérité tu me ferais penser...

ROSE.

Ah ! ah ! Monsieur, quelle idée.

DORVILLE.

Pourquoi cet embarras, ce trouble ?

ROSE.

Puisque vous êtes si pressant.... il faut vous dire la vérité. Madame a été cette nuit au bal de l'opéra, et n'est pas encore rentrée.

DORVILLE.

Au bal masqué.... dans ce tems-ci, quand l'hiver est passé ?

ROSE.

On voit bien que la marche du vieux tems est plus familière à monsieur que la nouvelle... Autrefois....

AIR : *Mon père était pot.*

Jusqu'à certains jours de plaisir,
La folie enchaînée,
N'osait se montrer et courir
Qu'un moment dans l'année,
Pour faire les fous,
A présent chez nous,
Autre mode est suivie ;
Jamais on n'est las,
Et c'est mardi-gras
Tous les jours de la vie.

DORVILLE.

Y a-t-elle été toute seule ?

ROSE.

Une dame de ses amies est venue la chercher.

DORVILLE.

Une amie ! c'est sur-tout de leurs amies que les femmes doivent se garder.

AIR : *Vaudeville de l'opéra comique.*

En se livrant innocemment
A l'attrait de leur complaisance,
D'une amie, on les voit souvent,
Payer fort cher la connaisance,
Et dans plus d'un fâcheux moment,
S'enhardissant en compagnie,
Se perdre moins par leur amant
Que par la bonne amie.

Raison de plus pour hâter mon projet. Tu diras à ma nièce que je vais m'informer de son futur, qui, depuis plusieurs jours, doit être à Paris ; à son réveil il a dû trouver une lettre de moi ; je le lui amènerai, et j'entends qu'elle le reçoive... Ce mariage est convenable, et s'il était rompu par sa faute, que désormais elle ne compte plus sur moi. Bonjour.

SCÈNE V.

ROSE, *seule.*

JE le demande, voit-on jamais ces oncles que pour en apprendre quelque chose de désagréable.

AIR : *Appelé par le dieu d'amour.*

Pour nous trouver un épouseur
D'abord il court en Amérique.

En Amérique ?

Ce mot me remplit de terreur ;
Par bonheur cet oncle est unique :
Hélas ! que devriendrions-nous,
Si courant sans cesse à la ronde,
Il fallait chercher nos époux
Toujours à l'autre bout du monde.

SCENE VI.

ROSE, Madame DESEYLMOUR, *en domino et son masque à la main, entrant par la petite porte du jardin.*

Madame DESEYLMOUR.

AH ! Rose, la délicieuse nuit ; j'ai mille choses à te raconter.

ROSE.

J'en ai aussi beaucoup à vous dire.

Madame DESEYLMOUR.

Figures-toi je l'ai encore retrouvé.

ROSE.

Il est arrivé.

Madame DESEYLMOUR.

Qui donc ?

ROSE.

Votre oncle.

Madame DESEYLMOUR.

Est-il possible!...... Tu me conteras cela après; laisse-moi parler de ce charmant jeune homme, qui chaque jour se montre plus aimable.

ROSE.

Et ce n'est pas tout.

Madame DESEYLMOUR.

Comment ! ce n'est pas tout.

ROSE.

Non content de tomber comme une bombe, il vous amène un mari.

Madame DESEYLMOUR.

Un mari !....... Que vais-je devenir ? Si j'avais pu me douter d'un pareil évènement.

ROSE.

Ah ! mon dieu, madame, vous me faites frémir... que vous serait-il arrivé ?

Madame DESEYLMOUR.

Je te le dirai.... Mais raconte moi... quel est ce mari ?

ROSE.

Un hollandais du fond de la Hollande.

Madame DESEYLMOUR.

Un hollandais !

ROSE.

Vous, maintenant, madame, dites-moi... Ce jeune homme ! votre tendre amitié, où en est elle ?

Madame DESEYLMOUR.

Notre amitié ? Ah ! Rose, aujourd'hui justement, je ne sais comment cela s'est fait, cette amitié est devenue de l'amour.

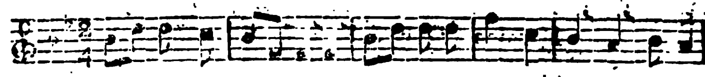
ROSE.

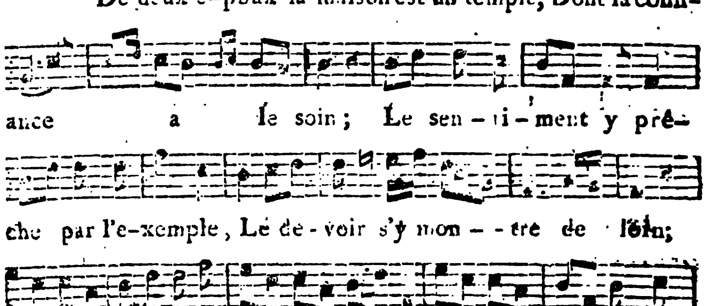
C'est comme un sort !

Madame DESEYLMOUR.

Nous causions tous deux innocemment, avec cette confiance que donne la pureté de l'ame ; tout-à-coup il me fait la peinture d'un heureux ménage, où deux époux unis par le sentiment, s'aideraient à porter mutuellement leur chaîne.... Quelle peinture ! je ne l'oublierai jamais.

Air de J. D. Doche.







le de - sir. Tan - - dis que sur eux le plai - sir



Sans cesse ef-feuille u - ne ro - - - - - - se. Sans cesse ef-



feuille u - ne ro - - - - - se.

ROSE.

Comme c'est séduisant.

Madame DESEYLMOUR.

Même Air.

N'écoutant plus que l'ardeur qui l'enflamme
Alors il tombe à mes genoux,
Je partageais, dans le fond de mon ame,
Le trouble d'un moment si doux :
C'est, me dit-il, ô tendre amie !
Pour moi trop peu que l'amitié,
Que j'éprouve haine ou pitié,
Je t'aime, et c'est pour la vie.

ROSE.

Ah ! madame, je tremble pour vous.

Madame DESEYLMOUR.

Surprise d'un pareil aveu, à l'instant je me suis éloignée ; le croirais-tu ? Aussi surpris que moi il n'a rien fait pour me retenir, et nous nous sommes séparés.

ROSE.

Déjà.... cette petite aventure marchait si bien.

Madame DESEYLMOUR.

Elle n'est pas finie..., Un moment après nous nous sommes retrouvés à côté l'un de l'autre...., et il m'a demandé pardon d'un air si pénétré.....

ROSE.

Ça vous a attendrie.... c'est naturel....., on n'a pas un cœur de fer.... Et vous lui avez pardonné ?

Madame DESEYLMOUR.

Oui, mais à condition qu'il ne me parlerait plus d'un sentiment que je ne pouvais pas écouter.

ROSE.

C'est bien entendu. Vraiment, madame, j'admire votre présence d'esprit.

Madame DESEYLMOUR.

Attends encore, je ne suis pas sortie.

ROSE.

Ah! mon dieu.

Madame DESEYLMOUR.

C'était aujourd'hui le dernier bal... et il n'aurait jamais consenti à ne plus me revoir.. Le recevoir dans ma maison sans la permission de M. Dorville, je ne l'osais pas. Alors pour concilier d'un côté le respect que je dois à mon oncle....

ROSE.

De l'autre, les égards dus à l'amitié.

Madame DESEYLMOUR.

Je lui ai permis de venir cet après-midi à la petite porte du jardin.

ROSE.

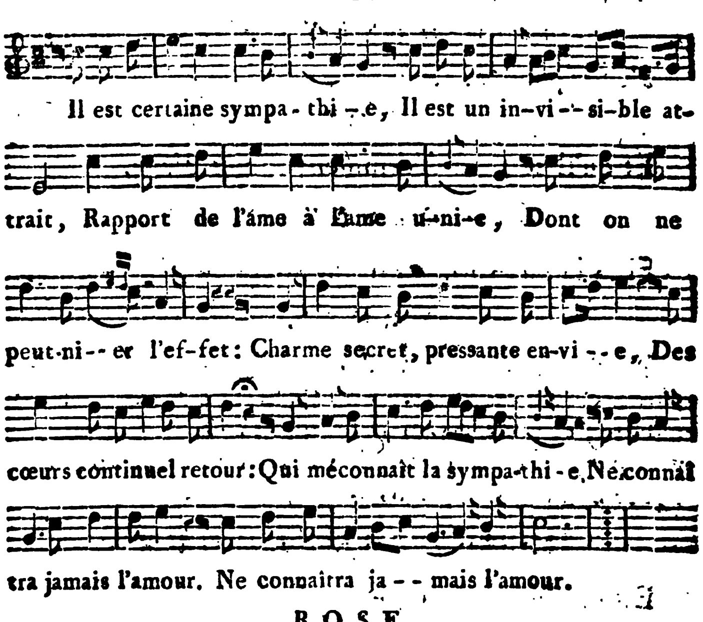
ROSE.

Je vois cela, tout en se promenant, mais ne l'ayant jamais vu, comment pourrez-vous le reconnaître ?

Madame DESEYLMOUR.

N'aura-t-il pas ce nœud de rubans qui, chaque fois que nous nous revoyons, servait à la reconnaissance.... Et puis, Rose, crois-tu qu'on puisse se tromper auprès de quelqu'un qui vous aime ?....

Air de LAMPARELLI.



ROSE.

La sympathie, madame, c'est vrai, j'oubliais la sympathie..... D'après tout ce que vous m'avez dit sur ce jeune homme, je parierais bien qu'il n'a pas sur l'amour les principes du moment, d'abord qu'il est discret.

Madame DESEYLMOUR.

Tu le juges bien.

ROSE.

Incapable d'aimer plusieurs femmes à la fois.

Madame DESEYLMOUR.

Certainement.

ROSE.

Qu'il n'en dit point de mal.

Madame DESEYLMOUR.

J'en réponds....

ROSE.

Et qu'il se tient décemment auprès d'elle.

Madame DESEYLMOUR.

Si tu l'avais vu.... c'est une attention, un respect.

ROSE.

Et du respect.... Madame, du respect, soyez-en sûre, ce jeune homme est d'une espèce toute particulière; et voilà un mari tel qu'il vous le faudrait, et non pas ce Hollandais... Il me semble déjà voir cette figure batave entrer dans votre chambre.

Madame DESEYLMOUR.

Est-ce que tu as vu des Hollandais?

ROSE.

J'en ai vu un, madame, et qui en a vu un les a vus tous... Figurez-vous un homme petit, tout rond, habillé en drap maron depuis les pieds jusqu'à la tête, de petits yeux, une grande perruque, et une canne à bec à corbin.

Madame DESEYLMOUR.

Oh! ciel; quel portrait.

ROSE.

Je demande, maintenant, s'il y a du bon sens à faire épouser à une française une pareille caricature ?

SCÈNE VII.

Madame DESEYLMOUR, ROSE, JOHANN.

ROSE.

A qui en veut cette figure ? Qui cherchez-vous ?

JOHANN.

Le femme de champre de la matame de Seylmour.

ROSE.

C'est moi.

JOHANN.

Vous, mon gratieuse demoiselle ?

ROSE.

Ah ! madame, ne devinez-vous pas ?

AIR : *Mon Cousin l'Allure.*

C'est le représentant du futur,
Je crois voir sa figure,
Il en a le maintien et l'air dur,
Et toute la tournure,
C'est très sûr.
Ah ! c'est bien l'allure
Du futur
De votre futur l'allure.

Dis-moi : de quelle part viens-tu ?

JOHANN.

De la part de mein herr Vanderthal, mon honoré maître.

Madame DESEYLMOUR.

Un Hollandais !

JOHANN.

Oui, matame, de la ville de Amsterdam.

ROSE.

Et, qu'est-ce qu'il t'envoie dire ton honnoré maître ?

JOHANN.

AIR : *De la Croisée.*

Mon maître, arrive à Paris
Pour épouser votre maitresse,
Un mariage en tout pays,
Toujours de fort près intéresse.
Or, mon maître, près d'être époux,
En homme aussi prudent que sage,
Demande un petit rendez-vous
Avant le mariage.

ROSE, *à sa maîtresse.*

Madame, votre oncle est sorti...., l'occasion se présente, il faut en profiter.

Madame DESEYLMOUR.

Que veux-tu que je fasse ?

ROSE.

Vas dire à t'on maître que madame est prête à le recevoir.

JOHANN.

Moi, me transporter aussi-tôt, et vous rapporter mon maître dans un moment.

SCENE VIII.

Madame DESEYLMOUR, ROSE.

ROSE.

Vous, madame, pour ne pas choquer les volontés de votre oncle, il faut vous résigner à épouser.

Madame DESEYLMOUR.

Y penses-tu ?

ROSE.

Mais arrangez-vous de manière que votre prétendu ne veuille pas de vous; il est clair qu'il ne vous épousera que si vous lui plaisez..... Or donc il faut lui déplaire.

Madame DESEYLMOUR.

Je n'aurai jamais ce bonheur-là.

ROSE.

Ah! madame, c'est un trésor qu'une pareille situation; s'il ne s'agissait que de déplaire pour réussir, combien de gens feraient fortune dans le monde.

Madame DESEYLMOUR.

Si nous connaissions son caractère?

ROSE.

D'après ce que nous savons de lui, il se devine; laid et désagréable, il doit être bourru, jaloux et avare. D'après cela, vous devez être coquette et prodigue.... Allons, madame, résignez-vous...... Pour une Fran-

çaise, ces deux défauts-là ne sont pas si difficiles à prendre.

Madame DESEYLMOUR.

Prodigue ! ce défaut ne sera qu'en paroles, et je m'y résous facilement ; mais coquette !

AIR : *De la piété filiale.*

Ce talent d'enchaîner les cœurs
Coûte fort cher à la coquette ;
Ce qu'elle obtient, il faut qu'elle l'achète,
Souvent au prix de toutes ses faveurs.
Ah ! quand à l'indifférent même
On a prodigué ce trésor,
Rose, dis-moi, que reste-t-il encor
A donner à celui qu'on aime ?

ROSE.

Si vous êtes si difficile, épousez...., Les premiers jours il en coûte.... mais....

Madame DESEYLMOUR.

Va, Rose, ce n'est pas le portrait ridicule que tu me fais de mon prétendu, qui m'épouvante. Fût-il aussi beau que tu te le figures laid, la haine qu'il m'inspire n'en serait pas moins forte.

ROSE.

Cette haine exige donc que vous vous en débarrassiez à quelque prix que ce soit.

Madame DESEYLMOUR.

Oui, mais ce moyen même me paraît insuffisant, Trouves-en un autre.

ROSE.

Le voici...... et il me plaît d'autant mieux que le plan de coquetterie avait son danger.

Madame DESEYLMOUR.

Parle.

ROSE.

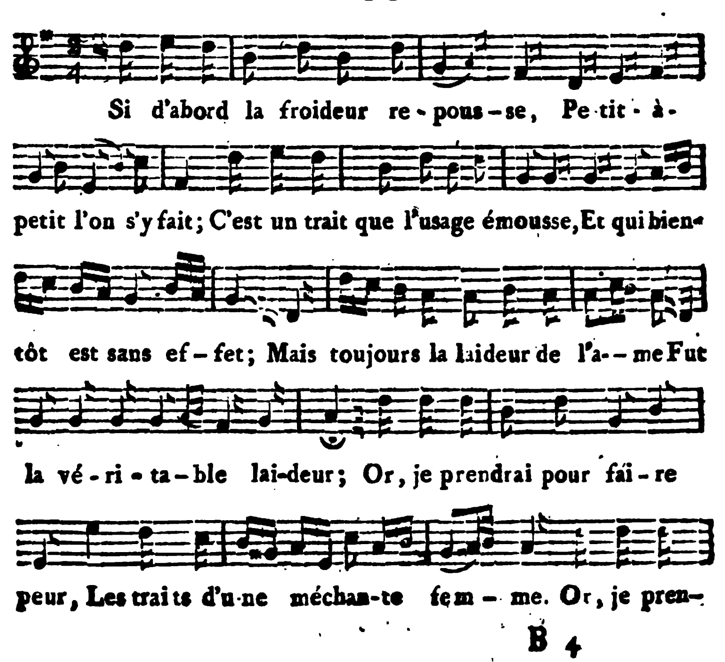
AIR : *Jettez les yeux sur cette lettre.*

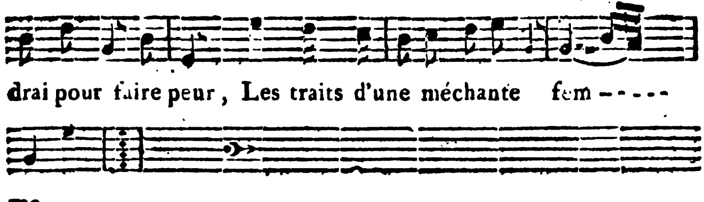
Lorsque la figure est jolie,
Lorsque les yeux sur tout sont beaux,
On excuse un peu de folie,
Et l'on pardonne les défauts ;
A cela je vois un remède,
Que je vous garantis vainqueur :
Tâchez de vous rendre bien laide ;
Rien ne tient devant la laideur.

Madame DESEYLMOUR.

Tu te trompes, Rose ; mais en même-tems tu me fais naître une idée.

AIR : *D'amour je parle le langage*, de J. D. DOCHE.





Qu'en dis-tu ?

ROSE.

Je dis que vous aurez de la peine à réussir ; les modèles en sont rares, sur-tout à Paris.

Madame DESEYLMOUR.

Songe qu'il ne s'agit que d'un moment.

ROSE.

Allons, madame, car dans tous les cas ce sera une œuvre méritoire ; nous sommes trop bonnes vis-à-vis des hommes, et il est utile que de tems en tems il se trouve un exemple.

Madame DESEYLMOUR.

Viens vîte m'aider à me préparer. (*Elle sort.*)

ROSE.

Je vous suis. (*Elle ramasse son ouvrage.*) Notre projet réussira-t-il ? ne réussira-t-il pas ? Nous sommes femmes ; nous réussirons.

AIR : *Il m'en faut une.*

Homme contre homme,
Chacun joue au plus fin ;
L'un l'autre en somme
Ils s'atrappent fort bien ;
Mais les jeunes, les vieux
Là, sous leurs propres yeux,
Même au fond de leur ame,
Qui les atrappe mieux ?
C'est une femme.

SCÈNE IX.

ROSE, JOHANN.

JOHANN.

MOI avoir rencontré mon maître à quelques pas d'ici, et moi vous le rapporter aussi-tôt.

ROSE.

Prie-le d'entrer dans ce jardin ; madame va s'y rendre.

JOHANN, *s'arrêtant.*

Un mot, matemoiselle.

ROSE.

Dépêche, que me veux-tu ?

JOHANN.

Moi être bien fâché.

ROSE.

Et de quoi es-tu fâché ?

JOHANN.

De ce que vous avoir trop beaux habits ; ça dérange un petit brochet que j'avais formé.

ROSE.

Un projet ?

JOHANN.

Moi vouloir aussi me marier ; mais vous êtes beaucoup trop belle pour moi...... Un habillement du

matin me coûterait une année de mes gages. Si vous vouliez faire un petit arrangement?

ROSE.

Apprends que dans ce pays la toilette passe avant tout, et qu'un mari qui commence par élever une difficulté sur ce point, est un mari congédié. Bonjour.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

JOHANN, *seul.*

C'EST pourtant tommage que sa toilette fût si chère; ce petit demoiselle m'eût fort bien convenu.

SCÈNE XI.

VANDERTHAL, JOHANN.

JOHANN.

ENTREZ dedans, entrez dedans, monsieur..... Le femme de champre dit que la maitresse va venir tout de suite, que vous ne vous impatientiez pas.

VANDERTHAL.

C'est bon; laisse-moi.

JOHANN.

A vos ordres, mon maître.

VANDERTHAL.

Ah ! informe-toi de cette rue détournée dont je t'ai donné le nom.

JOHANN.

Mon maître veut donc que Johann se perte encore une fois.

VANDERTHAL.

Fais ce que je te dis ; et, quand je sortirai, sois tout prêt à m'y conduire. (*Disant cela, il examine la maison et le jardin.*)

JOHANN, *avec un peu d'humeur.*

Lui, dans sa voiture, ne pas savoir ce que c'est que parcourir une ville qui ne finit pas.

VANDERTHAL.

Vas où je t'envoie.

JOHANN, *s'en allant.*

A vos ordres, mon maître.

SCENE XII.

VANDERTHAL, *seul.*

C'EST donc ici la demeure de cette madame Deseylmour qu'on veut que j'épouse, et dans un moment je vais la voir. Ah ! qu'elle ne se presse pas, je l'attendrai sans impatience. (*Il tire un nœud de rubans.*) J'ai là de quoi me tenir compagnie.

AIR : *Finale du premier acte de plus heureux que sage.*

Joli ruban que ses doigts ont pressé,
Que ses appas de par-tout ont froissé,

En vous quittant sans doute elle a laissé
Sur vous son empreinte chérie.
En vous voyant, je crois que je la vois;
Et, quand sur vous je promène mes doigts,
Je crois toucher, caresser à-la-fois
Tous les charmes de mon amie.

Et je pourrais en épouser une autre que la charmante femme qui t'a donné à moi! Non, mon père, non, ne le croyez pas; vous-même, vous ne voulez pas le malheur de votre fils. On dit madame Deseylmour aimable, je le veux; mais aura-t-elle l'ame de ma charmante inconnue? Aura-t-elle cette fleur de sentiment, cette naïveté d'expression, cette grâce dans les manières? Votre froide sensibilité ne me reprochera pas de m'être laissé aller à la prévention, d'avoir été ébloui par cette beauté qui trompe si souvent. Elle était enveloppée de l'habit le plus jaloux, tous ses traits étaient cachés, voilés, lorsque mon ame a senti le prix de la sienne. Si la vieillesse, si l'expérience pouvaient aimer encore, c'est ainsi qu'elles aimeraient.

Même air.

De ses attraits le spectacle enchanté,
A mes regards ne fut point présenté;
Mais de son ame admirant la beauté,
C'est son ame qui me rassure.
D'être parfaits quand ses traits seraient loin,
Sans les orner, sans en prendre de soin,
Pour l'embellir, son ame n'a besoin
Que de passer sur sa figure.

Cependant n'agissons pas avec légèreté; songeons qu'il s'agit du bonheur de ma vie. Madame Deseylmour va paraître; comparons-les toutes les deux. Elle se présentera à moi, comme on s'offre à un prétendu, ornée de tous ses charmes; mais je tâcherai d'approfondir son caractère, le parallèle me sera facile. Oui, je veux que ma raison n'ait rien à reprocher à mon cœur. Mais qu'entends-je? on se dispute.

SCÈNE XIII.

Madame DESEYLMOUR, ROSE, VANDERTHAL.

Madame DESEYLMOUR, *poursuivant Rose qui sort avec tous les signes de la crainte.*

LA sotte, l'impertinente, sortirez-vous ?

AIR : *Rien n'est si plaisant.*

Avec ses gens que l'on est à plaindre !
Sans cesse crier, toujours blâmer ;
On est réduit à se faire craindre,
Quand le vrai bonheur est de se faire aimer.
Regardez son air, son arrogance !
Son ris moqueur, son impertinence.
Je suis bonne,
Je pardonne,
Mais non pas quand on raisonne.

Avec ses gens que l'on .... etc.

ROSE.

Excusez-moi,
Excusez-moi.

Madame DESEYLMOUR.

Tu veux, je croi,
Parler chez moi,
Chez moi,
Plus haut que moi.

ROSE.

Excusez-moi.

Madame DESEYLMOUR.

Retiens cette leçon,
En ma maison

Moi seule j'ai raison,
Toujours raison,
Toujours raison.

ROSE.

Plus de courroux.

Madame DESEYLMOUR.

Vous tairez-vous,
Vous tairez-vous,

Avec ses gens que l'on est....., etc.

Sortez... Eh bien! où allez-vous?

ROSE.

Je m'en vais.

Madame DESEYLMOUR.

Me ferez-vous voir auparavant cet étranger, qui me demande, où est-il?

ROSE.

Le voici, madame.

Madame DESEYLMOUR, (*à part*).

Il est mieux que je ne croyais. (*Haut*). Je ne sais, monsieur, si dans votre pays on est aussi mal servi que dans celui-ci, pour nous, vous voyez comme nos gens nous traitent.

VANDERTHAL, (*à part*).

Quelle différence de ton, de langage, avec celle que j'aime. C'est dommage, car elle est jolie!

Madame DESEYLMOUR, *à Rose*.

Que me disais-tu?

ROSE, *à sa maîtresse*.

Faites-le parler, vous verrez son caractère.

VANDERTHAL, *s'approchant.*

Madame....

Madame DESEYLMOUR.

Abrégeons les préliminaires, c'est vous, m'a-t-on dit, que mon oncle me destine pour époux.

VANDERTHAL, *froidement.*

(*A part*). Etudions-là. (*Haut*). Oui, madame.

ROSE, *à sa maîtresse.*

La réponse est laconique.

Madame DESEYLMOUR.

Sûrement que votre première occupation à Paris a été de s'informer de nos usages ?

AIR : *Une fille est un oiseau.*

On dit que pour le servir,
Un étranger prend sa femme,
Mais une française a l'ame
Trop fière pour obéir ;
A chaque mode embellie,
Sa grâce se multiplie,
Il faut que l'on soit jolie
Pour éveiller le desir,
Malgré le jaloux qui fronde,
Partout l'ornement du monde
Doit en être le plaisir.

VANDERTHAL.

Ne vaudrait-il pas mieux qu'il en fit le bonheur ? (*avec sévérité*). Chez nous autres Hollandais, la femme qui se marie, songe davantage à ses devoirs ; elle tâche d'abord d'être bonne épouse, pour devenir ensuite bonne mère.

ROSE, *à sa maîtresse.*

Oh ! le pédant. Il est déjà sermonneur avant le mariage.

Madame DESEYLMOUR.

Chaque pays a ses mœurs. Dans celui-ci, le premier soin d'une femme agréable et riche, c'est sa parure.

VANDERTHAL.

En Hollande, c'est son ménage. (*A part*). Elle aime la dépense.

ROSE, *à sa maîtresse.*

Il est avare.

Madame DESEYLMOUR.

Nous avons des vues moins bourgeoises, à Paris la famille d'une femme est la société.

VANDERTHAL.

Chez nous la société d'une femme est sa famille. (*A part*). Elle est coquette.

ROSE, *à sa maîtresse.*

Il est jaloux.

VANDERTHAL.

En Hollande, une femme qui devient mère, regarde comme un devoir de nourrir son enfant.

Madame DESEYLMOUR.

(*A part.*) Il a raison. Mais dois-je le lui dire?

VANDERTHAL.

Vous hésitez.

ROSE.

Ne voyez-vous pas, monsieur, que c'est embarasser une jolie femme, que de lui faire une pareille question?

VANDERTHAL.

Moi, je ne le suis plus.

Madame

Madame DESEYLMOUR.

Il me paraît que les usages de nos deux pays diffèrent un peu?

VANDERTHAL.

Beaucoup, madame.

Madame DESEYLMOUR.

Mais comme nous vivrons à Paris.

VANDERTHAL.

A Paris! (*à part*). Je l'aurai bientôt dégoûté de ma personne. (*haut et durement*). C'est ce qui vous trompe. Le soir de notre mariage je vous enmène.

Madame DESEYLMOUR.

Mais, monsieur, vous êtes donc décidé à m'épouser?

VANDERTHAL.

(*A part*). Elle en a peur. Bon! (*haut*). N'est-ce pas une chose convenue entre nos parens?

Madame DESEYLMOUR.

Ainsi, vous consentez.

VANDERTHAL, *froidement*.

Dès qu'il faut que je me marie.

Madame DESEYLMOUR.

AIR: *Vaudeville de pour et contre.*

Eh! quoi le choix vous est égal.

VANDERTHAL.

Sur le Destin je me repose.

Madame DESEYLMOUR.

Monsieur, on peut s'en trouver mal.

VANDERTHAL.

Il faut hasarder quelque chose.

Madame DESEYLMOUR.

Peut-être suis-je loin d'avoir
Ces vertus qu'un mari souhaite.

VANDERTHAL.

Je suis trop juste pour vouloir
Rencontrer la femme parfaite.

Madame DESEYLMOUR, *à part.*

Ah ! mon dieu, c'est fait de moi.

VANDERTHAL.

Si cependant il y avait une telle opposition de caractère que l'union se trouvât impossible... alors....

Madame DESEYLMOUR.

Alors vous croyez qu'il y aurait quelque moyen de rompre... Soyez-en sûr, Monsieur, soyez-en sûr ; il y a même, je crois, antipathie.

VANDERTHAL.

Il faut, Madame, nous en assurer, et avec de la franchise rien n'est plus aisé. Pour moi, je vais vous donner une preuve de la mienne, en mettant au jour tous mes défauts, si vous avez la même bonté.

Madame DESEYLMOUR.

Comptez que je serai aussi fidelle.

VANDERTHAL.

Voulez-vous commencer ?

ROSE.

Non, Monsieur, les défauts des hommes ont le pas sur ceux des femmes, et je pense que c'est à vous.

VANDERTHAL, *respectueusement.*

Puisque vous l'ordonnez :

AIR : *Menuet d'exaudet.*

Roi
Chez moi,
J'ai pour loi
Mon caprice,
Dès que j'ai dit un seul mot,
A l'instant même il faut
Que chacun m'obéisse ;
Car tel est,
D'un seul trait,
Mon systême.
J'ai l'air et le ton
Fort bon,
Mais c'est moi seul au fond
Que j'aime.

Je suis d'ailleurs fort colère,
Et pour les autres sévère,
Exigeant
Cependant
Qu'on m'admire ;
Par-dessus tout fort jaloux ;
Car il faut, entre nous,
Tout dire.

Est-ce tout ?
Suis-je au bout ?
Je m'abuse,
Pour les défauts oubliés,
Je dépose à vos pieds
Humblement mon excuse.
Le portrait
N'est pas fait
Pour vous plaire ;
Mais c'est quelque chose au moins
D'être sur tant de points
Sincère.

ROSE, *à sa maîtresse.*

Vous l'avais-je dit, Madame ?

Madame DE SEYLMOUR.

Ah ! Monsieur, quel caractère !

VANDERTHAL.

Que voulez-vous, Madame, on ne se fait pas.

ROSE.

A la bonne heure, mais on se refait.

VANDERTHAL, *à madame de Seylmour.*

A vous.

Madame DE SEYLMOUR.

Moi, Monsieur ?

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Mon caractère est assez doux,
Je suis bonne, tendre, polie;
Mais au seul aspect d'un jaloux
Mon calme se perd, je m'oublie.
On me voit prendre de l'humeur,
Me répondre serait funeste,
L'humeur dégénère en aigreur,
Je m'égare, j'entre en fureur.

VANDERTHAL.

Daignez m'épargner le reste.

AIR : *Ma tendresse vous irrite.*

Madame, quel caractère !

Madame DE SEYLMOUR.

Mon cœur s'est montré sincère,
Soi-même on ne peut se faire.

Ensemble.

Ah ! si j'ai su lui déplaire,
Jour prospère, (*bis.*)
Tout ira selon mes vœux. (*bis.*)

VANDERTHAL.

Quelle femme ! (*bis.*)

Madame DESEYLMOUR.

Ah ! quelle ame. (*bis.*)

ENSEMBLE.

Il faut rompre de tels nœuds,
Nous ne pourrions être heureux.

VANDERTHAL.

Jalousie, (*bis.*)
Ridicule fantaisie
A chaque instant trouble ma vie.

ENSEMBLE.

Mon ame à rien ne se plie,
Tout me déplaît ou m'ennuie.

ROSE.

Elle est coquette, étourdie,
Tout lui déplait, tout l'ennuie

VANDERTHAL.

Moi je crois par modestie,
M'être encore trop ménagé.

Madame DESEYLMOUR.

Voyez quelle modestie,
Il croit s'être ménagé.

ROSE.

La chose va bien, Madame.

VANDERTHAL.

Elle me hait dans son ame.

Madame DESEYLMOUR.

Il me déteste en son ame.

ROSE.

Il la déteste en son ame.

Madame DESEYLMOUR.

Je ne serai point sa femme.

ENSEMBLE.

VANDERTHAL.	ROSE.
L'espérance dans mon ame	L'espérance dans son ame
Reporte sa douce flamme,	Reporte sa douce flamme,
Que mon cœur est soulagé!	Que son cœur est soulagé!
Madame, un tel mariage	Madame, un tel mariage
Ne serait prudent, ni sage,	Ne serait prudent, ni sage,
Rompons plutôt de tels nœuds,	Rompez plutôt de tels nœuds,
Pour le bonheur de tous deux.	Pour le bonheur de tous deux.

VANDERTHAL.

Je cours chez votre oncle, et lui rends sa parole. Adieu, madame.

Madame DESEYLMOUR.

Adieu, monsieur.

SCÈNE XIV.

Madame DESEYLMOUR, ROSE.

Madame DESEYLMOUR.

AIR: *Ah! grands Dieux que je l'ai échappé belle.*

Ah! grands Dieux que je l'ai échappé belle,
Pour moi quel bonheur,
Ah! ma frayeur
Était mortelle.
Ah! grands Dieux, que je l'ai échappé belle,
Dans ces cruels nœuds
J'aurais passé des jours affreux.

ROSE.

C'est qu'il était tenace; et nous avons eu de la peine à lui faire prendre son parti.

Madame DESEYLMOUR.

Ah! Rose, qu'il est difficile d'être heureux dans ce monde.

Air de J. D. Doche.



ROSE.

Nous en voilà débarrassés, madame, n'y songez plus.

SCÈNE XV.

Madame DESEYLMOUR, ROSE, DORVILLE.

DORVILLE.

ENFIN je vous trouve. M'expliquerez-vous la scène que vient de me faire, à votre porte, l'homme que je vous avais destiné.

AIR : *Mes bons Amis*

Il vient à moi,
Et d'un air sec et froid,
Me dit, sans attendre réponse,
L'accord conclu,
Regardez le rompu,
A votre nièce je renonce ;
Vous vous moquez des gens,
Nos us sont différens,
Monsieur, étranger pour madame,
Sans s'aimer, chez vous sont unis;
Moi, qui ne suis pas du pays,
Je veux pouvoir aimer ma femme.

Madame DESEYLMOUR.

Ah ! mon oncle, si votre nièce vous est chère, félicitez-là, j'allais faire un mariage affreux.

DORVILLE.

Que veux-tu dire ?

Madame DESEYLMOUR.

Oui, mon oncle, le mari que vous vouliez me donner a mille défauts, il est brusque, jaloux, colère, fantasque.

DORVILLE.

Qui t'a dit cela ?

Madame DESEYLMOUR.

Lui-même, mon oncle, lui-même ! Au milieu de toutes ses mauvaises qualités il est franc, et c'est cette franchise qui sauve votre nièce.

DORVILLE.

Te moques-tu de moi ; qu'est-ce que tous ces défauts qui n'ont jamais existé ? Vanderthal est honnête, délicat, il s'est toujours montré bon fils, bon ami, j'en réponds comme de moi-même. C'est la manière dont tu l'auras reçu ; c'est cette mise ridicule qui l'auront indisposé. Mais je vais le chercher, le ramener, et devant moi vous vous expliquerez tous deux.

Madame DESEYLMOUR.

Mon oncle, que voulez-vous faire ?

DORVILLE.

Une démarche que dicte la justice et la loyauté.

Madame DESEYLMOUR.

Elle serait inutile. Vous ne connaissez pas ma situation. Quand M. Vanderthal aurait tout ce qu'il faut pour plaire, jamais, non jamais, il ne sera rien pour moi.

DORVILLE.

Et pourquoi cela s'il vous plait ?

Madame DESEYLMOUR.

L'honnêteté, la délicatesse, s'y opposent. Vous allez en juger. J'en aime un autre.

DORVILLE.

Tu en aimes un autre... Tu..., il est donc bien aimable cet autre ?

Madame DESEYLMOUR.

Ah ! mon oncle, je voudrais que vous le connûssiez.

AIR : *Trouver un cœur déjà charmé.*

Il est bon ami, tendre amant,
Plein de douceur, de modestie,
Près de lui, comme un instant,
On verrait s'échapper sa vie.
Son aîr est noble, il est bien fait,
Mon oncle, jugez-le vous même.
Mais ponr le voir en tout parfait,
Il faut l'entendre dire j'aime.

DORVILLE.

Il est tout ça.

Madame DESEYLMOUR.

Bien mieux encore, mon oncle.

ROSE.

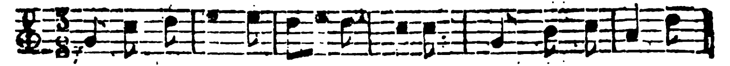
Madame, on frappe à cette porte ; j'entends du bruit.

SCÈNE XVI.

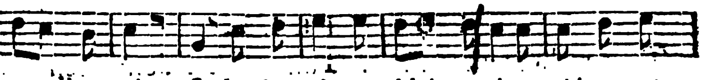
LES MÊMES, VANDERTHAL, JOHANN, *en dehors.*

VANDERTHAL.

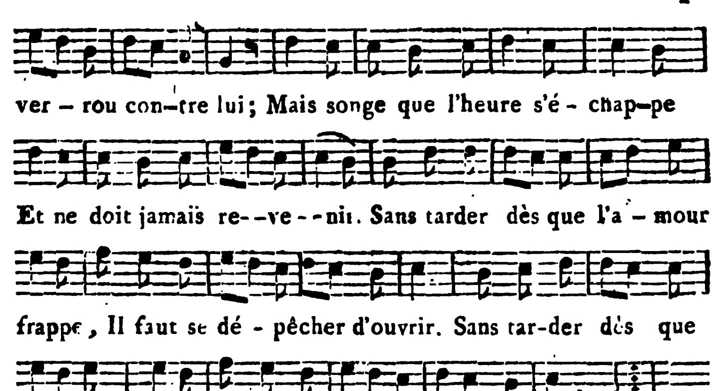
Air de BOIELDIEU.



Que ta porte, ô ma ten-dre a-mi-e, Tou-jours se ferme



pour l'en-nui ; Si le cha-grin troublait ta vi-e, Ajoute un



DORVILLE.

Serait-ce par hasard cet objet charmant, si difficile à peindre?

ROSE, *regardant à travers la porte.*

Il tient un ruban qu'il serre contre son cœur.

Madame DESEYLMOUR.

C'est lui, mon oncle; c'est bien lui.

ROSE.

Chut! écoutez.

VANDERTHAL.

Même air.

Avec lui chaque jour n'apporte
Souvent que gêne et que douleur,
Et bien rarement à sa porte
On voit s'arrêter le bonheur;
Vient-il? à l'instant il s'échappe,
Toujours pour ne plus revenir.
Avec l'amour, le bonheur frappe;
Il faut se dépêcher d'ouvrir.

DORVILLE.

Parbleu ! je suis curieux de voir cet objet si charmant. Les oncles font toujours des choix ridicules ; mais le choix d'une nièce doit être bien différent. (*Il va ouvrir.*)

VANDERTHAL.

Ciel !

DORVILLE.

Comment ! c'est encore toi ?

VANDERTHAL.

Est-ce un songe ? ce même jardin, ces mêmes traits, ce même habit.

Madame DESEYLMOUR.

Le rendez-vous, ce .... ce ruban ? Quoi ! monsieur, c'est vous à qui j'avais donné ce ruban ?

VANDERTHAL.

Et vous, madame, vous seriez cette femme charmante que j'adorais hier, et qu'il y a un instant .... effectivement au premier abord j'avais cru sentir.....

Madame DESEYLMOUR.

Et moi aussi, lorsque je l'ai apperçu, il m'a semblé que mon cœur.....

AIR : *De l'inconnue persécutée.*

ENSEMBLE.

Madame DESEYLMOUR. VANDERTHAL.

Oui, c'est bien celui que j'aime. Oui, c'est elle, celle que j'aime

DORVILLE.

Serait-il donc celui qu'elle aime ?

ROSE. JOHANN.

Serait-ce donc celui qu'elle aime ? Serait-ce donc celle qu'il aime ?

La guerre est l'horrible entrevue
Où les maux se rassemblent tous :
Des biens qu'elle nous distribue,
La paix seule est le rendez vous.

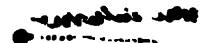
Madame DESEYLMOUR.

L'exactitude a droit de plaire,
Ce n'est pas la vertu du jour ;
Point d'exactitude en affaire,
Peu d'exactitude en amour.

Ici c'est tout différent.

Vous connaissez notre demeure,
Si la pièce est au gré de tous,
Vous êtes sûrs, à la même heure,
De nous trouver au rendez-vous.

FIN.



A PARIS. De l'imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, n.° 44.

Louis Emmanuel … Charles Mercier

M. DE BIEVRE,

OU

L'ABUS DE L'ESPRIT,

CALEMBOURG,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLE;

Par les C.ens C. . . . .

Prix, 75 centimes.

A PARIS,

Chez { CHARON, Libraire, passage Feydeau.
HUET, Libraire, rue Vivienne, N.o 8.

AN VII.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

C'est en dînant ensemble, que les Auteurs de cette pièce en conçurent le plan et l'exécutèrent. Les saillies et les calembourgs que faisoit naître le vin de Champagne, rappelèrent M. de Bievre, l'auteur de *Versingentorix*, de la lettre de *l'abbé-vue* à la *Contesse-tation*, de l'histoire du *bacha Bilboquet*, et de tant d'autres folies si bien effacées par le *Séducteur*. On cita ses bons mots, ses pointes, on en rima quelques-unes, on les mit en situation; les scènes se formèrent, et bientôt la pièce se trouva faite, sans que personne eût la prétention de s'en dire auteur.

On l'annonça au public par ce couplet :

De Bievre en se moquant de tout,
Du calembourg fit trop usage;
Nos auteurs ont pris son langage
Pour fronder un aussi mauvais goût.
Ce soir de leurs muses badines,
Les pointes sont les seuls tributs :
Que pourraient-ils offrir de plus ?
Ils sont encor sur les épines.

Le public indulgent reçut l'ouvrage en riant, et voulut en connaître les auteurs; on lui répondit par cet autre couplet.

Air : *En quatre mots...*

L'ouvrage que vous avez applaudi,
Citoyens, est de *Dupaty*,
Aidé par ses amis;
En voici la liste ouverte,
D'abord *Luce* avec *Salverte*,
Et *Coriolis* ;
De plus *Creuzé*,
Gassicourt, *Légouvé*,
Monvel et *Longperier*....
Je crois en oublier :
Ah! vraiment oui, citoyens, c'est
Alexandre et *Chazet*.

Personnages.	*Artistes.*
DE CHAMBRE, amant de Julie,	C.ens Frédéric.
DE BIEVRE,	Belford.
JULIE DE LATOUR,	C.nes Auger.
LAROCHE, femme de chambre de Julie,	Delisle.
DUBOIS, valet de M. de Bievre,	C.en Léger.
UN VALET.	

M. DE BIEVRE,

OU

L'ABUS DE L'ESPRIT,

CALEMBOURG.

Le Théâtre représente un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LAROCHE.

LAROCHE.

Mademoiselle, voici l'instant décisif; deux rivaux se disputent votre main, et c'est aujourd'hui qu'il faut choisir. . .

JULIE.

Je voudrais connaître les intentions de mon oncle.

LAROCHE.

Et moi, je voudrais bien connaître les vôtres.

JULIE.

M. de Chambre me paraît avoir d'excellentes qualités.

LAROCHE.

Oui; mais il est bien sérieux: un mari sérieux! ah! prenez-y garde, mademoiselle.

Air: *Aimé de la belle Ninon.*

Moi, je crois (soit dit entre nous)
Que, pour le bonheur d'un ménage,
Il ne faut jamais que l'époux
Affecte le maintien d'un sage.
Souvent la femme d'un Caton,
Dans un siècle comme le nôtre,
Laisse à son mari sa raison,
Et perd la sienne avec un autre.

JULIE.

Tu as, je le vois, une grande idée de nos forces..... Mais, dis-moi, as-tu découvert quelque chose sur l'inconnu qui prétend à ma main?

LAROCHE.

Monsieur votre oncle ne dit que ce qu'il veut; je sais seulement qu'on attend un homme célèbre dans l'art des Calembourgs, et qu'on m'a donné l'ordre de préparer son appartement.

JULIE.

Je suis bien impatiente de savoir qui c'est.

LAROCHE.

Modérez, croyez-moi, votre empressement, mademoiselle.

Air: *d'Arlequin afficheur.*

De l'époux qu'on n'a jamais vu,
On se forme une douce image;
Et pour lui le cœur prévenu
Du bonheur rêve le présage.
L'amant soumis qu'on attendait,
Se montre, ce n'est plus qu'un maître:
Pour l'aimer toujours, il faudrait
Ne jamais le connaître.

JULIE.

Trève de leçons, je n'aime point ta morale.

LAROCHE.

Je vous annonce M. de Chambre; la sienne vous plaira peut-être davantage.

SCÈNE II.

CHAMBRE, JULIE, M.lle LA ROCHE.

CHAMBRE.

Enfin, je puis vous trouver seule un instant.

JULIE.

Quel intérêt si puissant pouvait vous le faire desirer?

CHAMBRE.

L'impatience de voir décider mon sort. Vous savez, belle Julie, que de vous dépend tout mon bonheur. J'aurais déja sollicité le consentement de votre oncle, si je pouvais me flatter d'obtenir le vôtre.

JULIE.

Romance *du Prisonnier.*

Les sentimens que l'on inspire,
Ne doit-on pas les deviner?

CHAMBRE.

Dans votre cœur je crains de lire
L'arrêt qui doit me condamner.

JULIE.

Par l'amitié la plus constante
Je vous ai payé de retour:
Quoi! votre ame n'est point contente?

CHAMBRE.

L'amitié n'est pas de l'amour.

MÊME AIR.

Pour prix de tant d'amour, Julie,
Vous m'offrez un froid sentiment!
Vous ne seriez que mon amie,
Et moi, je serais votre amant.

JULIE.

Je crois répondre à votre attente
Par une amitié sans détour.

CHAMBRE.

Laissez ce mot qui me tourmente :
L'amitié . . . .

LA ROCHE, *finement.*

promet de l'amour,
L'amitié promet de l'amour.

CHAMBRE.

Ah! combien je me croirais heureux, si cette promesse était partie de votre cœur !

JULIE, *avec sentiment.*

Je pouvais la démentir.

CHAMBRE.

Julie ! . . . je vous connais trop généreuse pour me laisser un espoir que vous n'auriez pas dessein de couronner.

JULIE.

Suis-je maîtresse de mon sort? Vous savez qu'un oncle a sur moi toute la puissance d'un père, et vous n'ignorez pas qu'il a déja reçu les propositions d'un de vos rivaux.

CHAMBRE.

Air : *Souvent la nuit, quand je sommeille.*

Si les talens, si la naissance,
De votre oncle fixaient le choix,
A mériter la préférence
Peut-être aurais-je moins de droits;
Mais il vous aime, et son suffrage
Va combler mes vœux aujourd'hui,
Puisqu'il doit préférer celui
Qui sait vous chérir davantage.

JULIE.

J'en accepte l'augure. Mais j'oublie que la santé de mon oncle réclame ma présence. Je vous quitte.

CHAMBRE.

Souffrez que je vous accompagne auprès de lui, et qu'en partageant vos soins, je m'efforce à le disposer en ma faveur.

SCÈNE III.

M.lle LAROCHE, *seule.*

VOILA bien les amans ; un seul mot, et ils se croient sûrs du succès.

Air : *Cet arbre apporté de Provence.*

De l'aveu qu'ils viennent de faire,
Chacun d'eux semble satisfait ;
Mais qui va si vîte en affaire,
N'arrive pas toujours au fait :
Les deux amans auront beau faire,
Sans le cher oncle rien n'est fait ;
Et l'intérêt pourra défaire
Ce que l'amour croit avoir fait.

SCÈNE IV.

M.lle LAROCHE, DUBOIS.

LAROCHE.

QUELQU'UN vient de ce côté. . . . . Un valet en livrée. . . . . Je ne reconnais point cet habit-là. . . . . Eh ! c'est mons Dubois.

DUBOIS.

Quelle est la jolie bouche qui décline aussi bien mon nom ? Oh ! la charmante rencontre ! Quoi ! c'est toi, mon adorable ?

LAROCHE.

Dubois est un peu familier. Il me parlait plus poliment avant de porter cet habit.

DUBOIS.

Tu as raison, ma chère ; mais alors je n'étais pas homme.... de condition.

LAROCHE.

Monsieur veut dire en condition. Sais-tu qu'il y a cinq ans que nous ne nous sommes rencontrés, Dubois ?

DUBOIS.

Oui, vraiment. Depuis notre dernière entrevue, il nous est tombé à chacun *un lustre* sur la tête : cela ne m'a pas empêché de faire bien des métiers.

LAROCHE.

Voyons : lesquels ?

DUBOIS.

Air *du petit Matelot*.

D'abord, commis à la barrière,

LAROCHE.

Pour parler toujours poliment ?

DUBOIS.

Ensuite garçon d'un libraire,

LAROCHE.

Afin de lire couramment ?

DUBOIS.

A Pezenas je fus dentiste ;

LAROCHE.

Aussi, dis-tu la vérité.

Est-ce tout ?

DUBOIS.

Oh ! que non.....

Des courtiers je grossis la liste,

LAROCHE.

Pour faire un cours de probité ?

DUBOIS.

Et toi, ma belle, as-tu changé de condition ?

LAROCHE.

Moi ! j'ai fait aussi quatre maisons...... D'abord,

MÊME AIR.

Chez une dévote discrète ;

DUBOIS.

Aussi, tu ne médis jamais ?

LAROCHE

Puis j'entrai chez une coquette ;

DUBOIS.

L'art n'est pour rien dans tes attraits?

LAROCHE.

Après, dans une hôtellerie;

DUBOIS.

Chacun te paya son écot.

Et tu fus en dernier?

LAROCHE.

Dans un bureau de loterie.

DUBOIS.

M'as-tu gardé quelque bon lot?

A propos, qu'est devenu Frontin, mon ci-devant rival?

LAROCHE.

Ah! celui qui voulait emporter aux îles une cargaison de vin de Champagne?

DUBOIS.

Sans doute pour que son vaisseau ne manquât pas de *mousse*.

LAROCHE.

Il ne m'a pas écrit.

DUBOIS.

Il n'a pas écrit! c'est qu'en arrivant au port, il aura jeté l'*ancre*.

LAROCHE.

Je vois que tu es aussi mauvais sujet qu'autrefois.

DUBOIS.

Je pouvais jadis avoir des défauts; mais maintenant je suis... je suis un homme de qualité.

LAROCHE.

Tu le suis ..... Et tu le nommes?

DUBOIS.

M. de Bievre, aimable courtisan, professeur de calembourgs, homme de lettres à la mode; c'est pour le devenir que je suis entré chez lui.

LAROCHE.

Devenir homme de lettres! toi, Dubois....

DUBOIS.

Oui, je suis Dubois.... dont on les fait; d'ailleurs, cela n'est pas difficile à présent.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Ne voit-on pas aujourd'hui
Des emprunts de toute espèce ?
On emprunte la richesse,
Même la femme d'autrui.
Combien de belles vantées,
N'ont que graces empruntées !
Combien de vertus citées
Des mœurs empruntent l'habit !
On emprunte sa coiffure,
Et maint auteur qui figure
N'a pu se mettre en crédit,
Qu'en empruntant son esprit.

Près de mon maître, il ne faut que de la mémoire.

LAROCHE.

Est-il connu dans cette maison ?

DUBOIS.

Depuis un siècle ! Sans un maudit voyage que nous obligea de faire une vieille Comtesse....

LAROCHE.

Une ?...

DUBOIS.

Une vieille contestation sur des biens de famille, mon maître aurait tenu fidèle compagnie au cher oncle, qui, dit-on, se porte assez mal. Comment va-t-il ?

LAROCHE.

Le pauvre homme, perclus de la goutte, ne peut sortir de sa chambre.

DUBOIS.

Air : *De la croisée.*

Ah ! je le plains en vérité,
Sa souffrance doit être extrême.
Le mal dont il est tourmenté
A pourtant un côté que j'aime.
Si j'en crains l'effet douloureux,
Son nom n'a rien qui me dégoûte :
Quoique j'aime peu les gouteux,
Parfois j'aime la goute.

Et je compte bien boire à la noce de mon maître.

LAROCHE.

Et quelle est sa future ?

DUBOIS.

Ta maîtresse. Son oncle y consent, c'est un mariage arrangé.

LAROCHE.

Mais qui n'est pas fait.

DUBOIS.

Aurions-nous un rival ?

LAROCHE.

Cela se pourrait.

DUBOIS.

Il n'est pas à craindre.

LAROCHE.

Peut-être.

DUBOIS.

Air : *La comédie est un miroir.*

Ah ! si ta maîtresse a du goût,
Elle doit préférer mon maître :
Grace, esprit, talens, il a tout,
Et plaît dès qu'on le voit paraître.
Dans l'art de vaincre un jeune cœur,
Ne crois pas qu'il faille l'instruire :
Celui qui fit le Séducteur,
A tout ce qu'il faut pour séduire.

LAROCHE.

Entre nous, mon cher Dubois, ton maître fera bien de renoncer à ses prétentions ; son rival est aimé.

DUBOIS.

Tu le protèges, je gage ?

LAROCHE.

Un peu.

DUBOIS.

C'est trop. Son nom ?

LAROCHE.

Monsieur de Chambre.

DUBOIS.

Monsieur de Chambre, dis-tu ? mais tu n'y penses pas. Nous devons tous deux être contre lui.

LAROCHE.

Pourquoi cela ?

DUBOIS.

Ne sommes-nous point par état voués à *l'antichambre ?*

LAROCHE.

Je vois bien que toutes les bêtes ne sont pas à Montmartre.

DUBOIS.

Très-heureusement, car cela ferait *un sot mont.*

LAROCHE.

Mon pauvre Dubois, qui te montre ce jargon ?

DUBOIS.

Voici mon maître.

SCÈNE V.

M. DE BIEVRE, DUBOIS, M.lle LAROCHE.

BIEVRE.

Mademoiselle de Latour n'est point ici ?

LAROCHE.

Pardonnez-moi, monsieur.

BIEVRE.

Air nouveau.

Brûlant d'impatience
De lui faire ma cour,
Sans m'arrêter un jour,
J'arrive en *diligence.*

DUBOIS.

Oui, et bien suspendue encore ; la voiture alloit si vîte, que les cailloux battoient la caisse. Aussi avons-nous failli verser.

BIEVRE.

Eh bien, le grand malheur ! on nous aurait relevés avec un *cric*. Mais... Ne perdons point de temps, va vîte, mon enfant, avertis ta maîtresse que je demande la permission de la voir, et dis-lui que si elle veut bien se rendre ici de *bonne heure*.....

DUBOIS.

Elle fera le nôtre.

BIEVRE.

Le coquin me l'a volé !

LAROCHE.

J'obéis.

SCÈNE VI.

M. DE BIEVRE, DUBOIS.

BIEVRE.

A PRÉSENT, mons Dubois, il faut faire marcher de front l'amour et Thémis, et cela doit être, parce qu'ils n'y voient pas mieux l'un que l'autre. Il faut aujourd'hui gagner ma maîtresse et mon procès. Pour cela, tandis que je vais intéresser en ma faveur l'oncle et la nièce, tu iras faire ma cour à certain homme de loi dont les bonnes graces me sont aussi très-chères.

DUBOIS.

Oh ! oui, très-*chères*; mais cela ne doit pas vous étonner.

Air : *O ma tendre musette !*

Vautours et gens d'affaires,
Corbeaux et procureurs,
Éperviers et notaires,
Et buses et rimeurs,
Par-tout c'est la coutume,
Il faut s'en consoler :
Tout ce qui porte plume
Est sujet à voler.

BIEVRE.

Prends mon cheval... le coureur, celui auquel on a mis hier *les fers* aux pieds, et qui n'en va que plus vîte.

DUBOIS, *à part.*

Il est bon celui-là. (*Haut.*) Mais, monsieur, j'aime mieux prendre le mien ; le vôtre est si rétif, il fait des pointes.

BIEVRE.

Mon cheval fait des pointes ? Le charmant animal ! Eh bien ! prends mon petit cheval de selle.

DUBOIS.

Un cheval de *sel*, vous n'y pensez pas, monsieur ; s'il venoit à pleuvoir, je jouerais au cheval *fondu*.

BIEVRE.

Comment ! point d'éperons, toujours étourdi ; toujours négligent !

DUBOIS.

Et vous, toujours grondeur.

BIEVRE.

Cette fois-ci, je conviens que c'est *à propos de bottes....* (*Gravement.*) Mais laissons cela ; prends cette lettre, et qu'elle soit remise avant deux heures.

DUBOIS, *réfléchissant.*

Avant deux heures ? remise !.... que cette lettre soit remise !

BIEVRE.

Eh bien ! qu'attends-tu ?

DUBOIS.

Un petit moment, monsieur ; une lettre.... remise.... Ma foi, monsieur, je n'entends pas celui-là. Je me rends. Cependant je devine assez facilement comme monsieur peut voir.

BIEVRE.

L'imbécille ! il lui faut toujours de l'esprit. *Tiens-t-en à la lettre*, maraud ! (*Il lui donne la lettre.*)

DUBOIS.

Ah ! pour le coup j'y suis, je vais la porter.

BIEVRE.

Et moi, je vais chez M. de Latour.

DUBOIS.

Monsieur n'a pas d'autres commissions à me donner ?

BIEVRE.

Non.... Ah ! tu passeras chez mon banquier pour toucher

cette lettre de change, et tu iras aux Français pour savoir si l'on donnera demain ma pièce.

DUBOIS.

Je serai ici dans une heure.

SCÈNE VII.

DUBOIS, M.lle LAROCHE.

LAROCHE.

Tu sors, Dubois; où vas-tu donc?

DUBOIS, *déclamant.*

Sur mes sens enflammés l'amour a tant d'empire.
Je vais... je viens... je pars... et ne sais que vous dire...

LAROCHE.

Je ne t'entends pas.

DUBOIS.

Je te plains.

LAROCHE.

Mais, monsieur Dubois, je vous trouve bien merveilleux. Savez-vous que vous visez à l'impertinence?

DUBOIS.

J'espère bien l'avoir attrapée.

LAROCHE.

Croyez-vous qu'elle vous réussisse?

DUBOIS.

Sans doute!

Air: *Honoré du brillant poste.*

A la cour comme à la ville,
Pour être du meilleur ton,
Il faut toujours de son style
Bannir la sotte raison.

(*Laroche veut s'en aller.*)

Quoi! vous faites la cruelle!

LAROCHE.

Je suis lasse du jargon.

DUBOIS.

Diable, M.lle Laroche !

Je croyais ton cœur, ma belle,
Un peu moins dur que ton nom.

LAROCHE.

Encore une équivoque.

DUBOIS.

Pour te l'expliquer,

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Ma chère, il faut que je t'embrasse.

LAROCHE.

Cessez vos gestes libertins :
Les jeux de mots, on vous les passe ;
Mais trève pour les jeux de mains.

DUBOIS.

Inhumaine ! barbare !

LAROCHE.

Laisse-moi, ma maîtresse vient.

DUBOIS.

Et moi, je me sauve.

SCÈNE VIII.

JULIE, M.lle LAROCHE.

JULIE.

Quel est ce valet ?

LAROCHE.

C'est celui de M. de Bievre, que vous connaissez sans doute à présent pour le rival de M. de Chambre.

JULIE.

Oui, mon oncle vient de m'ordonner de lui accorder un moment d'entretien. Tu connais donc ce valet ?

LAROCHE.

Oui, mademoiselle.

JULIE.

Tu semblais lui parler familièrement.

LAROCHE.

Je l'ai vu autrefois à Paris; mais il est devenu si fou, que je ne le reconnais plus : son maître et lui ne parlent qu'en pointes ou en calembourgs.

JULIE.

Quelle manie !

LAROCHE.

Air : *Il n'est pas de généreux* (*Claudine.*)

Monsieur Dubois a de l'esprit,
Mais son esprit tient du délire ;
On goûterait fort ce qu'il dit,
Si l'on savait ce qu'il veut dire.
De son maître, singe et rival,
Il l'imite, il le parodie,
Et c'est un grand original,
Quoiqu'il ne soit qu'une copie.

JULIE.

Que ce travers me déplaît !

LAROCHE.

Y pensez-vous, mademoiselle? il doit vous servir.

JULIE.

A quoi?

LAROCHE.

A éconduire monsieur de Bievre.

JULIE.

Explique-toi.

LAROCHE.

C'est tout simple. Vous exigez de lui le sacrifice de son goût dominant, il vous le doit, il vous le promettra; mais l'habitude sera plus forte, et manquant à sa parole, il vous laissera maîtresse de la vôtre.

JULIE.

L'idée est heureuse et j'en profiterai.

LAROCHE.

Vous n'attendrez pas long-temps pour le mettre à l'épreuve : le voici lui-même.

SCÈNE IX.

BIEVRE, JULIE.

BIEVRE.

MADEMOISELLE, je sors de chez monsieur votre oncle ; je dois à son amitié la permission de vous présenter mon hommage.

JULIE.

Je suis flattée, monsieur....

BIEVRE.

Air : *Lorsque vous verrez un amant.*

Pour rendre hommage à vos appas,
Attiré par la renommée,
Je cherche l'amour sur vos pas,
Et laisse ma gloire *à l'armée.*
Le camp, sans détours je le dis,
Bien moins que ce séjour me tente :
Quand de la nièce on est épris,
Sans regret on quitte la *tente.*

JULIE.

Votre nom, monsieur, votre réputation préviennent en votre faveur ; mais avant de répondre à des intentions qui ne peuvent que m'honorer, vous conviendrez que la connaissance du caractère.....

BIEVRE.

Vous avez raison, mademoiselle, *sans caractère on ne peut faire impression.* Mais il suffit de vous voir, pour vous rendre le tribut qui vous est dû.

Air nouveau.

L'amour qui rit de mes tourmens,
Redoublant les maux que j'endure,
Pour rendre *ses traits* plus piquans,
A pris ceux de votre figure.
J'admire tant d'appas *divers*,
Qui du printemps m'offrent l'image :
Ces pieds où je vois l'*univers* (1),
Ces beaux yeux, ce joli *corsage.*

(1) Julie a des souliers verts.

JULIE,

JULIE, *à part.*

Changeons de conversation. (*Haut.*) L'attachement que vous avez pour mon oncle, monsieur, vous retiendra sans doute quelques jours ici.

BIEVRE.

M. de Latour m'a permis d'y attendre le résultat de vos réflexions.

JULIE.

Mon oncle, monsieur, doit en être le premier instruit.

BIEVRE.

Air : *Vaudeville de Claudine.*

Pour époux, sans vous contraindre,
Si vous m'avez accepté,
Ah! sans avoir rien à craindre,
Je vais être *époux vanté.*

(*Il veut lui prendre la main.*)

JULIE.

Monsieur !....

BIEVRE.

Auprès de vous rien n'appaise
Les doux transports que je sens;
Mais aussi, quoique française,
Vous avez des yeux *perçans.*

JULIE.

On ne m'a point trompée, monsieur, en me parlant de votre esprit; mais permettez à ma franchise un aveu que le vôtre rend nécessaire. Je déteste les calembourgs, c'est un tort sans doute à vos yeux; mais si vous mettez quelque prix à mon opinion, vous me ferez le sacrifice d'un goût trop frivole pour que vous y attachiez de l'importance.

BIEVRE.

Mademoiselle.

JULIE.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Je hais ce jargon pointilleux,
Par qui le faux esprit circule,
Art où le plus ingénieux
Est toujours le plus ridicule :
Pour plaire, un amant, un auteur,
Doit-il se donner la torture ?
Amans, consultez votre cœur;
Auteurs, consultez la nature.

BIEVRE, *après un peu de réflexion.*

Vous êtes bien sévère, mademoiselle; mais s'il faut, pour vous plaire, renoncer à un genre d'amusement que je croyais innocent, je prends ici l'engagement solemnel de ne jamais faire de calembourgs.

JULIE.

(*A part.*) O ciel ! (*Haut.*) Vous me le promettez !

BIEVRE.

Air : *J'ai vu par-tout mes voyages.*

Oui, je vous jure, et pour la vie,
De renoncer au calembourg;
Je sens que la plaisanterie
Blesse le véritable amour.
Quand le cœur est de la *partie*,
Pour plaire on a tout ce qu'il faut,
Et l'on ne peut gagner Julie
En jouant avec un *défaut.*

JULIE.

(*A part.*) Je respire. (*Haut.*) Un *dez faux !*

BIEVRE.

Ah ! dieu ! je suis perdu.... L'habitude m'a emporté : mais croyez, belle Julie.

JULIE, *d'un air piqué.*

L'habitude, monsieur, est une seconde nature; je sens que j'avais trop exigé : ne soyez pas étonné que je ne joigne point mon consentement au choix de mon oncle.

Air : *Vaudeville de Racan.*

J'applaudirais de bien bon cœur
Aux traits dont votre esprit nous frappe;
Mais, je vous l'ai dit, par malheur,
Des énigmes le mot m'échappe :
Je ne comprends pas vos discours.
A ma main cessez de prétendre :
Pour s'épouser, il faut toujours
Commencer par s'entendre.

SCÈNE X.

BIEVRE.

Je ne pourrai jamais la faire revenir sur mon compte. Je ne puis pourtant pas l'abandonner à mon rival ; je ne dois pas souffrir qu'elle devienne *femme de Chambre*.... Au reste, que sais-je ? peut-être m'en trouverai-je mieux. Vraiment, je ne suis pas assez raisonnable pour me marier.

RONDEAU du Prisonnier.

Oui, dès l'instant qu'on se marie,
Il faut vivre comme un Caton,
Et l'heureux tems de la folie
Fait place au tems de la raison.
Oui, le mariage
Veut un esprit sage;
Le soin du ménage
S'oppose au bonheur;
Et puis votre belle
Devient infidelle :
Vous brûlez pour elle,
Un autre a son cœur.

De l'hymen la chaîne
Après elle entraîne
Les tourmens, la gêne,
Trop souvent l'ennui.
Hélas ! tout l'atteste,
Par un sort funeste,
Le dégoût nous reste
Quand l'amour a fui.
Oui, dès, etc.

Ah ! j'apperçois M. de Chambre.

SCÈNE XI.

CHAMBRE, BIEVRE.

CHAMBRE.

On vient de me prévenir, monsieur, que vous étiez dans cet appartement, et j'ai pensé que vous voudriez bien y recevoir ma visite sans cérémonie.

BIEVRE.

Je suis flatté que M. *de Chambre* ne me fasse pas une visite *de cour*.

CHAMBRE.

Je prie M. de Bievre de me prêter l'oreille.

BIEVRE.

Monsieur, je ne me la fais jamais tirer.

CHAMBRE.

Trève de plaisanterie, s'il vous plaît; les pointes, à la longue.....

BIEVRE.

Je vois que monsieur préfère les *courtes pointes*.

CHAMBRE.

Votre intention, sans doute, est de *m'aigrir?*

BIEVRE.

Point du tout, monsieur, je ne me trouve pas trop gras comme cela.

CHAMBRE.

Je croyais mériter plus d'égards.

BIEVRE.

Monsieur, en doutez-vous?

CHAMBRE.

Vous êtes homme d'honneur, je compte sur votre franchise; quelles sont ici vos vues?

BIEVRE.

Les plus élevées. Je n'aime pas *les vues basses.*

CHAMBRE.

De grace, parlons sérieusement, ou je croirai que vous m'insultez. Voulez-vous vous asseoir?... M.lle Latour?...

BIEVRE, *s'asseyant.*

Au nom de Latour, je sens que c'est le cas d'un siége...

CHAMBRE, *vivement.*

Monsieur, vous voulez me pousser à bout.

Air : *Du pas redoublé.*

Allons, quittez ce ton railleur
Et ce froid persiflage :
Sachez que je ne puis, monsieur,
Le souffrir davantage.

(*Bievre rit.*)

C'en est trop, l'épée à la main,
Et, sans plus de remise.....

BIEVRE, *feignant de se mettre en garde, et prenant sa tabatière.*

Acceptez, monsieur, puisqu'enfin
Nous en sommes *aux prises.*

CHAMBRE.

Il me semble, monsieur, que vous ne savez faire que du bruit.

BIEVRE.

Vous me dites cela, parce que je viens de tirer une *boîte.*

CHAMBRE.

Air : *Que ne suis-je la fougère !*

Du bel esprit, avec charmes,
Lancez les traits contre moi ;
Mais il vous faut d'autres armes
Pour me faire ici la loi.
Voici l'instant de connaître
Si, lorsqu'il s'agit d'honneur,
Les gens d'esprit savent être
Quelquefois des gens de cœur.

(*Se mettant en garde.*)

Vous défendez-vous, monsieur ?

BIEVRE.

Vous le prenez au sérieux. Eh bien ! malgré cela, nous allons faire des *parades :* mais, je vous en préviens :

Air : *Des fraises.*

Au poing ferme, au coup-d'œil sûr,
Chez moi l'adresse est jointe :

(*Il le fait reculer.*)

Je vous mets au pied du mur ;
Car je suis vraiment fort sur
La pointe. (*ter.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, JULIE *les séparant.*

JULIE.

Air : *Tout est charmant chez Aspasie.*

Ah ! grands dieux, quel transport barbare !
Qu'alliez-vous faire? je frémis !
Vîte au secours, qu'on les sépare!

BIEVRE.

Nous séparer !
Mais, vous nous croyez donc unis?

JULIE.

(*A M. de Bievre.*) Ah! monsieur, chez mon oncle ! (*A M. de Chambre.*) Venez, monsieur, suivez-moi, je l'exige.

CHAMBRE, *à l'oreille de Bievre.*

Au revoir, monsieur.

BIEVRE.

Je vous entends, monsieur.

SCENE XIII.

BIEVRE, *seul.*

Je ne puis m'empêcher de rire quand je songe à la fureur de M. de Chambre ; il n'aime pas les pointes ; je ne conçois pas cela.

Air : *Sur l'échantillon je comprends.*

A ce langage ingénieux
Les hommes devraient rendre hommage,
En songeant qu'autrefois les dieux
Des doubles sens faisaient usage.
A Delphe, Apollon consulté
En calembourgs faisait miracle ;
Peut-on mieux faire, en vérité,
Que de parler comme un oracle ?

SCÈNE XIV.

M. DE BIEVRE, DUBOIS.

(Dubois *se frotte les yeux.*)

BIEVRE.

Te voilà, Dubois ? Eh bien ! qu'as-tu donc qui te chagrine ?

DUBOIS.

Hélas ! monsieur, en traversant Paris, une paille m'est entrée dans l'œil : *j'ai répandu la larme* dans tout le quartier.

BIEVRE.

Ce ne sera rien. As - tu reçu ma lettre de change ?

DUBOIS.

Non, monsieur, la voilà. Elle est impayable.

BIEVRE.

Pourquoi donc ?

DUBOIS.

Air : *J'ai perdu mon âne.*

Ah ! quelle bévue ! (*bis.*)
Monsieur, votre payeur est
Aveugle, et votre billet
Est payable *à vue.* (*bis.*)

BIEVRE.

Oh ! je lui ferai bien voir qu'il me faut de l'argent.

DUBOIS.

Certainement, quand ce ne serait que pour prêter à M. de Saint-Far, qui est venu vous demander cent louis.

BIEVRE.

Non, en vérité, je ne veux plus être utile qu'au Mont-de-Piété : au moins celui-là est-il rempli de *reconnaissances.*

DUBOIS.

Votre pièce, monsieur, ne sera pas jouée : Molé est si enrhumé qu'on ne l'entend pas.

BIEVRE.

Tant mieux, il faut jouer le Séducteur *en roué*... Au moins, mon procès est-il jugé ?

DUBOIS.

Oui, monsieur ; il est même gagné.

BIEVRE.

J'ai gagné mon procès !

DUBOIS.

Non, monsieur, il est gagné par votre partie adverse ; mais ce qui doit vous consoler, c'est que vous l'avez perdu par votre faute.

BIEVRE.

Comment ?

DUBOIS.

Votre avocat ne vous a point défendu ; il m'a rendu la lettre que vous lui aviez envoyée, à laquelle il n'a rien compris.

BIEVRE.

Elle est pourtant bien claire ; il s'agit d'un *pré*, il fait partie d'un héritage qui m'est échu ; mes titres sont en règle, il ne faut que les présenter : voici ce que dit ma lettre, écoute.

(*Il lit.*)

MONSIEUR,

« Je vous envoie les pièces ; tenez-vous-en au texte, et nous
» aurons le pré ; car mon procès n'est qu'un *pré-texte*. Quoique
» l'objet en litige ne soit pas éloigné, je le crois *pré-caire* ;

DUBOIS *à part.*

C'est en Égypte.

BIEVRE.

» cependant, si vous le voulez, vous emporterez le pré par
» votre talent *pré-dominant*, et je suis caution de votre succès,
» si vous prenez toutes vos *pré-cautions*. »

Je suis, etc. *D. B.*

Dans le fait, ce n'est pas là précisément le style du Palais. Mais quoi ! la sottise est faite, et l'on ne peut pas revenir sur le *pré*-jugé.

DUBOIS.

Il est incurable !

BIEVRE.

Comment ! incurable ?

DUBOIS.

Certainement, monsieur. Vous avez fait aujourd'hui cinquante calembourgs, au moins, il n'y en a pas trente *neufs*.

BIEVRE.

Qu'y a-t-il de nouveau à Paris ?

DUBOIS.

Il y a bien des choses, monsieur. D'abord, j'ai traversé les Tuileries, et j'ai trouvé tous les arbres *en allées*.

BIEVRE.

Après ?

DUBOIS.

J'ai passé chez votre libraire. Oh ! monsieur, c'est un bien brave homme que votre libraire.

BIEVRE.

Je te l'ai toujours dit.

DUBOIS.

Il m'a donné *trois livres* pour quarante-cinq sols.

BIEVRE.

Peste !

DUBOIS, *saluant avec mignardise.*

Enfin, monsieur, ce qui sans doute vous sera fort agréable... ma femme est sur le point d'accoucher.

BIEVRE.

Tu as raison, cela me fait grand plaisir, et je t'en félicite. Tu vas avoir *un nouveau-né.*

DUBOIS.

Enfin tout est nouveau, monsieur, tout.

Air : *Le Jockei.*

Nouveaux plaisirs, nouvelles fêtes,
Nouveaux maintiens, nouveaux habits,
Nouveaux bals, nouvelles conquêtes,
Nouveaux tourmens pour les maris,
Nouveaux romans dans les affiches,
Faits par de nouveaux gens d'esprit,
Et tout exprès de nouveaux riches,
Pour lire les nouveaux écrits.

Mais vous n'écoutez pas mes nouvelles, monsieur.

BIEVRE.

Je réfléchissais. J'admire ma journée! de pointes en pointes : j'ai perdu ma maîtresse, mon procès, et j'ai manqué de gagner un coup d'épée.

DUBOIS.

Voilà de l'esprit bien employé !... Comment! M. de Chambré...

BIEVRE.

Il faut que je te conte cela. Tu étais à peine parti...

SCÈNE XV.

M. DE BIEVRE, DUBOIS, UN VALET.

BIEVRE.

Qui vient nous interrompre ? Oh ! je te vois venir, messager de malheurs ; c'est un congé que tu m'apportes.

LE VALET.

Monsieur, c'est de la part...

BIEVRE.

Oh ! c'est de la part de l'oncle, de la nièce... Ce poulet-là contient des politesses, et les adieux de toute la famille.

LE VALET.

Monsieur...

BIEVRE.

On s'imagine que je vais me désespérer : mais si j'ai perdu d'un côté, j'ai gagné de l'autre.

AIR.

J'ai perdu ce procès, l'objet de tant de soins;
Mon rival épouse Julie.
Quelques dettes de plus, une femme de moins,
Tout est balance dans la vie.

DUBOIS.

Belle consolation !

BIEVRE.

Enfin, lisons..... « M. de Latour vient de m'accorder son » aimable nièce : soyons donc amis, puisque nous ne sommes » plus rivaux. J'espère que vous voudrez bien m'en donner

» une preuve, en accédant à la première demande que je » prends la liberté de vous faire au nom de mon oncle et » de mon épouse. » (*A part.*) M. de Chambre est très-honnête.

Air : *Des fraises.*

Je veux vous voir au plus tôt ;
A demain, deux novembre,
Venez dîner, sans écot,
A la fortune du pot.....

(*Suit la signature.*)

DUBOIS, *riant aux éclats.*

Quelle fortune !

BIEVRE.

Qu'as-tu à rire ?

DUBOIS.

Comment, monsieur, vous n'appréciez pas tout votre bonheur !

BIEVRE *relit.*

Ah ! battu ! morbleu ! battu avec mes propres armes ! Un mal-adroit !

DUBOIS.

Pas si bête, pourtant.

BIEVRE.

Qui n'a jamais fait un calembourg.

DUBOIS.

C'est bien commencer.

BIEVRE.

Il me passe au travers du corps la première *pointe*, peut-être, qu'il ait faite de sa vie : après un coup comme celui-là, il ne m'est plus permis de dire rien de plaisant.

Air : *Vaudeville de la Revue.*

Si le mauvais ton du faubourg
Egale celui de la ville,
Et si dans l'art du calembourg
Un ignorant se montre habile ;
Je vois que pour être en credit,
Pour être toujours sûr de plaire,
Il faut avoir beaucoup d'esprit,
Mais qu'il faut se garder d'en faire.

DUBOIS.

C'est ce que beaucoup de gens disent : mais, croyez-moi, monsieur, c'est par jalousie. Avec un jeu comme le vôtre, et un valet *de cœur* comme moi, vous gagnerez toujours la partie.

BIEVRE.

Que vois-je ! Julie avec M. de Chambre ?

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE CHAMBRE, JULIE, M.lle LAROCHE.

BIEVRE.

Ah ! monsieur, ce n'est point assez pour vous de l'emporter sur moi : voulez-vous encore ajouter à mes regrets, en m'offrant le spectacle de votre bonheur ?

JULIE.

J'aime à croire, monsieur, qu'un amour aussi subit n'a pas fait encore de grands progrès : les sujets de consolation dont vous êtes environné, vos talens, une fortune considérable...

BIEVRE.

Ah ! madame, ma fortune d'aujourd'hui ne sera certainement pas une bonne fortune.

LAROCHE.

Je crois que vous pouvez vous rassurer sur les jours de M. de Bievre, il fait de l'esprit, il n'en mourra pas.

BIEVRE.

☞ Voilà ce qui vous trompe, mademoiselle Laroche, j'en mourrai, mais il me faudra du temps. (*Après avoir salué.*)

Air : *D'un bouquet de romarin.*

Puis-je vous offrir Dubois,
Pour servir madame ?

CHAMBRE.

Gardez le, son nom, je crois,
Peut faire épigramme.

BIEVRE.

Puisqu'il n'a point votre voix,
Il faut partir, je le vois,
En gardant toujours *du bois*,
Pour nourrir ma flamme.

CHAMBRE.

Nous nous flattons que vous resterez, monsieur ; vous êtes attendu chez M. de Latour.

Air : *Fidèle époux, franc militaire.*

Oui, prolongez votre voyage,
Ici de vous on a besoin ;
Aujourd'hui, pour mon mariage,
Veuillez me servir de témoin.

BIEVRE.

Je ne saurais.

CHAMBRE.

Ah ! pour Julie
Vous devez être complaisant;
Puisqu'en ce jour on la marie,
Il lui faut au moins.... *un présent.*

BIEVRE.

(*A part.*) Pas mauvais ! Si je pouvais riposter. (*Haut.*) Je suis désolé de vous refuser ; mais....

CHAMBRE.

Je le demande comme un ami, et madame *comme une Grâce.*

BIEVRE.

(*A part.*) Encore ! et rien ne me vient.... (*Haut.*) A ce titre, je dois céder.

JULIE *à Bievre.*

Nous ne vous retiendrons que le temps nécessaire pour signer le contrat.

BIEVRE.

Je suis donc à vos ordres.

JULIE.

Cela ne sera pas long. Vous savez que les Notaires font beaucoup de choses.... *dans une minute.*

BIEVRE.

(*A part.*) Julie aussi ! (*Haut.*) Ah ! je vois que vous voulez me combattre avec mes propres armes.

DUBOIS.

Une minute.... Je n'aurais pas deviné celui-là.

LAROCHE.

C'est que tu n'as pas l'esprit *devin.*

BIEVRE.

Nous sommes perdus, tout le monde s'en mêle.

CHAMBRE.

(*A Bievre.*) A votre école on profite. (*A Julie.*) Allons, ma chère Julie, retournons près de votre oncle, et méritons, par nos soins, les bontés dont il nous comble aujourd'hui.

VAUDEVILLE.

Air : *De la Monaco.*

CHAMBRE.

Jadis Molière
Par qui l'on rit,
En grand traçait un caractère :
Chez nous, pour plaire,
Tout est petit,
Excepté l'abus de l'esprit.

De nos aïeux le vieux langage
Etait moins brillant que sensé ;
Nous parlons mieux et davantage,
Et toujours sans avoir pensé.

TOUS.

Jadis Molière, etc.

BIEVRE.

Je blâme nos Auteurs frivoles ;
Leurs discours, moins profonds que creux,
N'ont pas de sens, et mes paroles
Pour l'esprit en ont toujours deux.

TOUS.

Jadis Molière, etc.

JULIE.

Rien ne s'achève, tout s'esquisse,
On veut tout faire, on manque tout :
Le feu brillant de l'artifice
Eclipse le flambeau du goût.

TOUS.

Jadis Molière, etc.

DUBOIS.

Combien de pièces très-connues
Ont la vogue en ce pays-ci;
Les scènes y tombent des nues,
Le dénouement en tombe aussi.

TOUS.

Jadis Molière, etc.

LAROCHE.

Le jargon est commun en France:
Sans vouloir le mettre en crédit,
Pour une fois, sans conséquence,
Approuvez l'abus de l'esprit.

Le grand Molière,
Par qui l'on rit,
Nous apprendra l'art de vous plaire.
Réduits à faire
Tout en petit,
Nous fuirons l'abus de l'esprit.

FIN.

VARIANTES.

Comme les pointes s'émoussent par l'usage, les Artistes qui ont monté cette pièce, ont senti qu'il fallait de temps en temps rajeunir les scènes par des calembourgs nouveaux; ils les ont placés à-peu-près comme dans ces variantes.

SCENE VI.

BIEVRE.

Mon cheval fait des pointes? le charmant animal!

DUBOIS.

Je suis toujours deux heures à le *seller*.

BIEVRE.

Le mal-adroit! tu as pourtant demeuré deux ans chez le Garde-des-sceaux.

SCÈNE IX.

JULIE.

L'attachement que vous avez pour mon oncle, monsieur, vous retiendra, sans doute, quelques jours ici.

BIEVRE.

(Air: *du Vaudeville de l'isle des femmes.*

J'aime votre oncle assurément,
Mais vous l'emportez sur mon ame.
Ah! croyez-moi, le sentiment
Dans vos yeux épure sa flamme.
Près de vous mon cœur *trop heureux*,
Craint de perdre l'objet qu'il aime;
Par *congé* j'arrive en ces lieux,
Je n'en veux pas sortir de même.

SCENE XI.

BIEVRE.

Je suis flatté que M. *de Chambre* ne me fasse pas une visite *de Cour.*

CHAMBRE.

Non, monsieur, le plus important *dessein.*

BIEVRE.

Comment! monsieur, je révère beaucoup *les saints*, sur-

tout *Cincinnatus*, pour sa bravoure, et *sain-doux*, pour la bonté de son caractère.

. . . .

SCENE XIV.

DUBOIS.

. . . . . . J'ai répandu *la larme* dans tout le quartier.

BIEVRE.

Pauvre garçon !

DUBOIS.

Ensuite, au détour d'une rue, j'ai rencontré un enterrement; mon cheval a eu peur, il a pris le *mors aux dents*.

BIEVRE.

Tu boîtes, je crois?

DUBOIS.

C'est votre cordonnier qui m'a blessé en me portant *une botte*; mais, monsieur, ce n'est rien. Je ne suis pas si à plaindre que ce merveilleux M. de Grandval, il est au lit depuis un mois.

BIEVRE.

Quel *fat-alité* !

Calembourgs à placer.

DUBOIS.

J'ai traversé les Tuileries où j'ai trouvé tous les arbres *en allées*.

BIEVRE.

Cet hiver tu aurais, sans doute, trouvé les bassins *pris*.

DUBOIS.

Monsieur, vous avez oublié votre dragone.

BIEVRE.

Tu me la rapporteras. Je ne puis point paraître devant Julie avec un fer *sans gland*.

Calembourgs à placer.

DUBOIS.

M.me de Merval, cette jolie personne de votre connaissance, était hier à l'opéra, à l'amphithéâtre.

BIEVRE.

C'est cependant une dame bien digne *d'éloges.*

DUBOIS.

M. de Gercourt est mort.

BIEVRE.

Fosse nouvelle.

DUBOIS.

On dit que M. de Latour veut faire avec vous sa partie de piquet.

BIEVRE.

Je ne joue jamais à ce jeu-là ; je crains trop un *coup de cent.*

BIEVRE, *en se mettant en garde.*

(*À Chambre.*) Si vous voulez que je me fasse jour, monsieur, prêtez-moi le *flanc beau.*

BIEVRE.

Voilà huit jours que le ciel n'a pas eu un seul nuage ; si cela continue, nous aurons un temps *dété-stable.*

DUBOIS.

Monsieur de Bievre ne se convertira jamais entièrement.

BIEVRE.

Tu as raison ; un militaire ne fait—que des *quarts de conversion.*

DUBOIS, *après la lettre de Chambre.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! quelle fortune !

Calembourgs à placer.

BIEVRE.

Qu'as-tu dônc tant à rire.... finis.... on diroit que tu as *ri-botté.*

BIEVRE.

Je n'aime point le jeu, sur-tout la bouillote; on ne voit là que des gens *qu'on vexe*, et des louis *qu'on cave.*

DUBOIS.

J'ai passé au couvent des Ursulines pour savoir des nouvelles de votre chère cousine.

BIEVRE.

Eh bien ! comment va-t-elle ?

DUBOIS.

Ah ! monsieur, la pauvre religieuse est d'une maigreur ! d'une maigreur ! à faire trembler.

BIEVRE.

Cela n'est pas étonnant; elle est *grillée* jour et nuit.

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,
rue Jacob, N.° 1186.